



HAL
open science

Nommer les animaux exotiques de Baybars, d'Orient en Occident

Thierry Buquet

► **To cite this version:**

Thierry Buquet. Nommer les animaux exotiques de Baybars, d'Orient en Occident. Müller, Christian; Roiland-Rouabah, Muriel. Les non-dits du nom. Onomastique et documents en terres d'Islam. Mélanges offerts à Jacqueline Sublet, PIFD 267, Presses de l'Ifpo, pp.375-402, 2013, Études arabes médiévales et modernes, 978-2-35159-167-3. 10.4000/books.ifpo.5728 . halshs-00857902

HAL Id: halshs-00857902

<https://shs.hal.science/halshs-00857902>

Submitted on 4 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOMMER LES ANIMAUX EXOTIQUES DE BAYBARS, D'ORIENT EN OCCIDENT ¹

Thierry BUQUET

Ifpo, Damas

PRÉAMBULE. BAYBARS OU LA MÉNAGERIE DU NOM ²

Le sultan Baybars (al-Malik al-Zāhir Rukn al-Dīn al-Ṣāliḥī al-Bunduqdārī), né vers 1233, était originaire du Qipšāq, au nord de la mer Noire. Dans la langue turque que l'on parlait dans cette région, Baybars signifie littéralement « prince tigre » ³ : *bay* désignant le prince ⁴, *bars* le tigre ⁵. *Bars* semble apparenté au turc *pars*, la panthère. Cet animal est également nommé *bar* en mongol, *bars* en russe. En arabe et en persan, le tigre est désigné par *babr* (pl. *Bubūr*), mais de nos jours encore de nombreux arabes confondent souvent la panthère et le tigre, en appelant ce dernier *nimr*.

Dans la langue turque que parlait Baybars dans sa région originelle du Qipšāq, *bars* désignait-il un tigre, une panthère, ou bien encore tout fauve tacheté ou rayé ? Il faut évidemment se méfier du lexique imprécis qui désignait les grands félins avant les classifications zoologiques modernes. Au XIII^e siècle, les auteurs arabes divergent sur l'interprétation de *bars*, qui a pu être traduit en panthère, tigre ou guépard ⁶. Ibn Taḡrībīrdī, deux siècles après le règne de Baybars, traduira le nom du sultan par *amīr fahd*, le « prince

1. L'auteur tient à préciser qu'il a travaillé principalement sur des sources arabes traduites. Le cas échéant, il s'est appuyé sur l'expertise d'arabisants (notamment ses collègues de la section arabe de l'IRHT et de l'Institut français du Proche-Orient) pour vérifier, éclaircir ou préciser certaines traductions, notamment celles du XIX^e s., qui lui paraissaient douteuses. Les éditions de référence en arabe sont donc citées à titre indicatif. L'auteur tient à remercier chaleureusement pour leurs conseils, traductions ou relectures, ses collègues Cyril Yovitchitch (Ifpo), Mathieu Eychenne (Ifpo), Sébastien Barret (IRHT), Lahcen Daaïf (section arabe IRHT) et enfin et surtout Jacqueline Sublet qui sut lui transmettre l'amour des textes zoologiques arabes et des sources évoquant l'animal en terre d'islam et qui lui signala et traduisit de multiples références.

2. Ce préambule a été publié en ligne, dans une version remaniée, sur *Les Carnets de l'Ifpo* (BUQUET 2011a).

3. SUBLET 1992, p. 26

4. « Bay », *EP²*, vol. 1, p. 1144.

5. SAUVAGET 1950, notice 65, p. 43.

6. Selon SAUVAGET (*ibid*, notice 29, p. 38), *bars* peut signifier tigre ou panthère et a pu même être rendu par *fahd* (guépard) chez Abū Ḥayyan al-Ġarnāṭī.

guépard »⁷. S'agit-il d'une erreur, d'une confusion compréhensible entre toutes ces espèces au pelage tacheté ou rayé ? Le sens de *bars* s'était-il déjà perdu ? Le sultan était-il par son nom un tigre, une panthère ou un guépard ?

L'emblématique du sultan pourrait peut-être nous aider à identifier cet animal. Les monnaies, figures sculptées et autres éléments architecturaux des débuts de la période mamelouke portent la figure d'un grand fauve, dans lequel il peut être parfois difficile de reconnaître un lion, un tigre ou une panthère. S'il n'a jamais l'allure gracile du guépard, il n'a pas toujours une ressemblance évidente avec aucun des trois autres félins, les représentations étant très stylisées. Certains chercheurs ont d'ailleurs cru voir dans cet animal une panthère⁸.

Pourtant, on admet aujourd'hui généralement que cet emblème ne peut être qu'un lion, animal royal par excellence, et qui, sur de nombreuses représentations, porte sur la tête des signes évidents de crinière, comme par exemple sur la tour-porte sud-est du Crac des Chevaliers, datée de 669/1271⁹. Ce type de lion est très souvent représenté par deux reliefs « affrontés » (à gauche et à droite), encadrant les inscriptions souveraines, présentes notamment sur les murs des châteaux bâtis ou restaurés durant le règne de Baybars, comme sur la tour sud-ouest du Crac des Chevaliers¹⁰. Le dessin de l'animal « passant » (terme héraldique signifiant marchant) et la présentation de la tête de face évoquent plus le « léopard » héraldique occidental¹¹ que le lion. Dans le monde arabo-musulman, contrairement à l'usage européen, le lion est représenté soit passant à gauche, notamment sur les monnaies¹², soit passant à droite, comme nous l'avons vu précédemment.

L'historien mamelouk Maqrīzī écrit au xv^e siècle, dans son *Traité des monnaies musulmanes*¹³, que Baybars fit frapper une nouvelle monnaie sur lequel il fit mettre la figure d'un lion¹⁴. Il s'agit là d'un acte symbolique fort du nouveau souverain, qui fit fabriquer cette monnaie six semaines seulement après sa prise du pouvoir et sa victoire sur les armées mongoles. Baybars a peut-être récupéré là un emblème des Mongols après les avoir vaincus : le lion passant à gauche étant déjà présent sur leurs monnaies¹⁵. Ainsi Baybars impose très

7. THORAU 1992, note 3, p. 30, citant Ibn Taġrībī, (*al-Nuġūm al-zāhira fī muluk Miṣr wa-l-Qāhira*, Le Caire, 1929-1972, vol. VII, 94). Thorau (ou son traducteur anglais) se trompe quand il traduit *fahd* par léopard, ajoutant encore de la confusion entre tous ces félins... Sur le guépard, consulter la remarquable notice de F. VIRÉ, « Fahd », *EP*, vol. II, 1977, p. 757-761.

8. CRESWELL 1926, p. 147-152. L'auteur a une préférence pour la panthère, mais ses arguments convainquent peu. Sur les planches reproduites dans son article, le fauve porte la plupart du temps une crinière aisément discernable.

9. Crac des Chevaliers, tour-porte sud-est, 669/1271. Signalé par Cyril Yovitchitch (Ifpo).

10. L'auteur remercie Cyril Yovitchitch (Ifpo) pour ces précisions. Pour les illustrations, se reporter aux *Carnets de l'Ifpo* : <http://ifpo.hypotheses.org/773> (BUQUET 2011a).

11. PASTOUREAU 2004, p. 56-59.

12. MAYER 1933, p. 9.

13. Maqrīzī, *Traité des monnaies musulmanes*, trad. SILVESTRE DE SACY, 1797, p. 45-46.

14. Voir quelques reproductions de ces monnaies, datées entre 1260 et 1270, dans SUBLET 1999, p. 96.

15. GAZAGNADOU 1989.

vite son image de lion victorieux. Les dirhams et les dinars au lion eurent cours, toujours selon Maqrīzī, jusqu'en 781/1403 ; puis, devenant rares, ils furent recherchés comme des objets précieux et utilisés comme pendentifs¹⁶. Ainsi, on peut imaginer que les femmes d'Égypte ou de Syrie portèrent longtemps autour du cou le lion de Baybars...

Plusieurs auteurs arabes de la période mamelouke ont d'ailleurs identifié l'emblème de Baybars au lion (*asad*)¹⁷, bien qu'ils utilisent aussi parfois le mot *sabu'* (pl. *sibā'*), qui peut s'appliquer au lion, mais qui est avant tout un terme générique désignant les bêtes féroces, les carnassiers et les grands fauves prédateurs¹⁸. Al-Ġāḥiẓ jugeait d'ailleurs comme une erreur l'utilisation de *sabu'* comme nom générique pour désigner une espèce particulière, comme on dit « le chien », « le loup » ou « le lion »¹⁹. Concernant Baybars, *sabu'* désigne-t-il un lion ou un fauve comme la panthère ou le tigre ? La maison des lions de la ménagerie du sultan d'Égypte Ḥumārawayh est appelée *Dār al-sibā'* par Maqrīzī²⁰. Ainsi, ce nom donné au lion renvoie à son statut de premier des fauves, le prédateur par excellence. Damīrī (mort en 1405), explique, dans sa notice consacrée à *sabu'*, que ce nom a été donné au lion à cause d'une analogie avec le nombre sept (*sab'a*), auquel se rapportent plusieurs légendes concernant la lionne. Celle-ci porte ses petits pendant sept mois, ne donne pas naissance à plus de sept lionceaux, et le mâle ne couvre pas la femelle avant l'âge de sept ans²¹. Il semble donc que pour les auteurs arabes médiévaux, l'animal emblématique de Baybars renvoie toujours à un lion, qu'il soit nommé *asad* ou *sabu'*. Le nom que portait Baybars renvoyant à un tigre ou une panthère n'a semble-t-il eu aucune influence sur le choix de l'emblème qu'il allait faire figurer sur la nouvelle monnaie : pour asseoir et montrer son pouvoir par l'image il a préféré choisir le lion, roi des animaux, le premier des prédateurs.

Force est de constater que Baybars, par son nom et son emblème, a été associé par les chroniqueurs à une véritable ménagerie, regroupant les fauves les plus redoutés, les plus nobles et les plus précieux : le lion, le tigre, la panthère et le guépard, ce qui donnait au sultan une image de force et de puissance incontestable. Associer l'image du lion à son nom de tigre complétait cette féroce ménagerie par un symbole incontestable du pouvoir royal.

Les problèmes de confusions entre zonymes que nous venons d'évoquer nous placent au cœur des difficultés posées par l'identification des espèces rares et exotiques dans les documents de l'époque de Baybars.

16. Maqrīzī, *Traité des monnaies musulmanes*, p. 45-46.

17. THORAU 1992, p. 30, note 3, cite en plus de Maqrīzī, Baybars al-Manṣūrī, Abū Šāma et Ibn Iyās. Sur le lion, « al-Asad », *EP*, vol. I, p. 703.

18. BENKHEIRA *et al.* 2005, p. 25.

19. Ġāḥiẓ, *Kitāb al-Ḥayawān*, éd. Hārūn, vol. VI, p. 21-22 ; trad. L. SOUAMI, 1988, p. 91.

20. Maqrīzī, *Description historique des quartiers et des monuments de l'Égypte*, trad. P. Casanova, 1895-1900, vol. III, p. 219, note 1. Maqrīzī explique ainsi l'origine du nom de la rue voisine de cette ménagerie *Darb al-sibā'*, en citant Ibn Duqmāq.

21. Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, trad. S. G. JAYAKAR, 1906, vol. II/1, p. 25.

DE LA MÉNAGERIE AU CADEAU PRINCIER : L'USAGE DES ANIMAUX EXOTIQUES

Baybars semble avoir eu une grande passion pour les animaux : il pratique assidûment le polo²² et est un chasseur invétéré²³. Entretien des auxiliaires de chasse (chiens, faucons et guépards²⁴), le sultan possède également, comme ses prédécesseurs, une collection d'animaux exotiques. Nous avons déjà évoqué la ménagerie de Ḥumarāwayh (883-895) dont la taille et la richesse a été décrite par Maqrīzī²⁵. Tout spécialement construite pour le prince tulunide dans la ville de al-Qaṭa'i, elle comprenait différentes écuries pour les chevaux, mulets et dromadaires, ainsi que des « maisons spéciales » ou étables pour les lions, les guépards, les panthères, les éléphants et les girafes. Un personnel spécialisé était assigné à cette tâche et recevait un traitement annuel important²⁶. Au Caire, au XIV^e s., les éléphants étaient parqués dans un quartier qui leur était dédié, le *Raḥbat al-afyāl*²⁷. Cette maison spéciale des pachydermes est évoquée à plusieurs reprises par les pèlerins occidentaux visitant le Caire : citons l'Irlandais Symon Semeonis qui décrit en 1323-1324 trois éléphants attachés aux pieds par de fortes chaînes, en un lieu situé près de la citadelle du sultan. Tout à côté, se trouve l'enclos de la girafe, elle aussi décrite par le pèlerin (*Et juxta illum locum vidimus unam aliam bestiam, quæ geraufak dicta est... : et à côté de ce lieu, nous vîmes une autre bête, qui est appelée girafe...*)²⁸. Un chroniqueur arabe du XV^e siècle mentionne une étable des girafes près du cimetière du Caire²⁹.

Nous n'avons pas trouvé de témoignages aussi précis sur la ménagerie du Caire pendant le règne de Baybars. Mais Maqrīzī mentionne un événement exceptionnel, digne d'être consigné dans la chronique du règne du sultan : en 670/1271, naît au château de la Montagne un girafon, qui fut nourri par une vache³⁰. Il s'agit là d'ailleurs du plus ancien témoignage connu de reproduction de girafes en captivité. Ce type de naissance semble avoir été moins rare par la suite : aux XIV^e et XV^e siècles, plusieurs voyageurs occidentaux décrivent dans les ménageries du Caire des groupes de girafes comprenant des mâles, des femelles et des jeunes. Par exemple, Giorgio Gucci, qui visite le Caire en 1384 avec Leonardo Frescobaldi et Simone Sigoli, précise à propos des girafes qu'il y en avait des grandes et

22. « Chaque semaine, lorsqu'il était en Égypte, il consacrait deux jours au jeu de polo et un, lorsqu'il se trouvait à Damas », Maqrīzī, *Histoire des sultans mamlouks*, trad. QUATREMÈRE, 1837, vol. v/2, p. 150-151.

23. En 661/1263, Baybars donne au souverain de Homs soixante-dix gazelles, produit de la chasse d'une seule journée (Maqrīzī, *Histoire des sultans mamlouks*, vol. i/1, p. 190). En 668/1269, Baybars récompense richement ses chasseurs pour la capture de trois cent gazelles et de quinze autruches (*ibid.*, vol. i/2, p. 75).

24. Baybars reçoit du roi de Nubie, en 1275-1276, cinq guépards faisant partie d'un tribut (HOLT 1990, p. 9).

25. Maqrīzī, *Description historique des quartiers et des monuments de l'Égypte*, vol. III, p. 219-222.

26. Ḡālḥiḥ évoque (*Kitāb al-ḥayawān*, éd. Hārūn, vol. I, p. 141 ; trad. L. SOUAMI, 1988, p. 61) des gardiens (palefreniers selon le traducteur, *saṭs* dans l'édition de Hārūn) prodiguant des soins aux lions (*asad*), panthères (*nimr*), guépards (*fahd*) ou tigres (*babr*), sans en préciser le lieu ni le contexte. Peut-être pensait-il aux grandes ménageries de Bagdad ?

27. BESHIR 1975, p. 22, citant Maqrīzī (*ḥiṭaṭ*, vol. II, p. 49).

28. Symon Semeonis, *Itinerarium*, § 59, p. 82-83. Geraufak est ici une déformation de *geraffa* ou *giraffa*, formes courantes à la fin du Moyen Âge en latin ou en italien.

29. KRUK 2008, p. 572, citant al-Saḥāwī.

30. Maqrīzī, *Histoire des sultans mamlouks*, vol. i/2, p. 106. Quatremère, dans la note 128 à sa traduction, rapporte trois autres témoignages sur cette naissance.

âgées et aussi des jeunes et petites³¹. Mais peut-être s'agissait-il de girafons prélevés très jeunes dans leur milieu naturel, car on avait l'habitude de tuer la mère pour capturer son petit, qui devenait alors plus facile à habituer à l'homme³².

Pour approvisionner ces ménageries, des animaux exotiques, indiens ou africains, étaient régulièrement amenés au Caire : éléphants, lions, panthères, guépards, autruches, singes, perroquets, zèbres, rhinocéros³³ et hippopotames³⁴. Les ménageries des sultans pouvaient s'enrichir régulièrement de nouvelles espèces ou de nouveaux spécimens par le biais du commerce ou par des cadeaux offerts dans le cadre d'échanges diplomatiques. Le sultan lui-même offre à de nombreuses reprises des animaux, et parfois en grande quantité : la ménagerie sert à la fois pour son plaisir personnel et comme signe de richesse et de pouvoir, mais également comme une réserve de cadeaux, qu'il faut aussi renouveler régulièrement à cause de la forte mortalité qui pouvait y régner³⁵. Certaines des girafes des ménageries arabes proviennent des royaumes nubiens chrétiens (ou parfois d'Afrique de l'Ouest pour les royaumes du Maghreb³⁶) et font partie d'un tribut, dans le système du *baqt*, désignant un impôt versé par la Nubie³⁷, qui s'engage à livrer annuellement 360 esclaves à l'Égypte³⁸. Le tribut d'animaux exotiques provient de traditions anciennes (pharaoniques, assyriennes et perses), mais il s'explique également par les changements intervenus dans le système du *baqt* : initialement constitué d'esclaves³⁹, on y ajouta une part en cadeaux animaliers. Le plus ancien témoignage de ce tribut annuel remonte au règne de 'Uṭmān (644-656) et est imposé à la Nubie par le gouverneur de Haute-Égypte pour le califat, en 652, après l'invasion du pays. Mais c'est plus tard que furent ajoutés des animaux sauvages à ce tribut, à l'époque du calife al-Mansūr (m. 158/775)⁴⁰. Maqrīzī relate qu'en 993, un *baqt* arrive de Nubie, « comme c'était la coutume », et que les émissaires nubiens étaient accompagnés d'un éléphant et d'une girafe⁴¹. Al-Musabbiḥī, membre de la cour des califes

31. Gucci, *Viaggio ai luoghi santi*, p. 297-299.

32. Mas'ūdī signale l'existence de girafes domestiquées, comme pour les éléphants (*Prairies d'or*, trad. PELLAT, vol. II, § 846, p. 322). Léon l'Africain, au début du XVI^e s. (*De l'Afrique*, trad. J. TEMPORAL, vol. II, p. 281), rapporte qu'au Soudan les chasseurs prennent les girafons très jeunes sur les lieux mêmes où ils viennent de naître.

33. En 1275, Baybars reçoit en cadeau d'une délégation étrangère un éléphant et un rhinocéros (KRUK 2008, p. 572, citant al-Nuwayrī, *Nihāyat al-'arab fi funūn al-adab*, vol. XXX, p. 221).

34. 'Abd al-Laṭīf al-Baḡdādī (1162-1231) en a vu au Caire et les a décrits (PROVENÇAL 1995, p. 319-320).

35. Anselme Adorno (*Itinéraire*, p. 192-193), se plaint, en 1470-1471, de n'avoir pas pu voir au Caire les éléphants qui venaient de mourir. Sur la rareté des éléphants et leur mortalité dans les ménageries égyptiennes, voir MEINECKE-BERG 2000, p. 335.

36. Plusieurs exemples chez CUOQ 1975, p. 220, 348, 352, 354.

37. « Bakt », *Et*, vol. I p. 996 ; BESHIR 1975 ; HALM 1998.

38. Mas'ūdī (*Prairies d'or*, vol. II, § 881-882, p. 333), donne le chiffre de 365 esclaves et précise qu'il est « basé, si je ne trompe, sur celui des jours de l'année ».

39. Voir la définition de Maqrīzī : « On appelle *baqt* la quantité d'esclaves que les Nubiens devaient amener chaque année, comme tribut, en Égypte ». Maqrīzī précise que le *baqt* fut pour la première fois institué vers l'an 20 ou 21 de l'hégire (641-642), après la conquête de l'Égypte (*Description topographique et historique de l'Égypte*, trad. U. BOURIANT, 1906, fasc. 1, p. 580).

40. Maqrīzī (*Description topographique et historique de l'Égypte*, fasc. 1, p. 585) cite à ce propos le *Livre des conquêtes* d'al-Balāḡūrī.

41. BESHIR 1975, p. 17, citant l'*Histoire des Fatimides*.

fatimides au début du XI^e siècle et donc témoin proche de ce type d'événement, évoque pour 1024 un présent nubien composé d'hommes et femmes esclaves, d'ébène, d'éléphants et de girafes⁴². Baybars lui-même, suite à un traité signé avec les Nubiens en 1275-1276, fait prendre au roi de Dongola l'engagement de remettre chaque année à la cour du Caire trois éléphants, trois girafes, cinq guépards femelles, une centaine de chevaux alezans et quatre cents têtes de bétail⁴³. Le tribut nubien amenait alors régulièrement des bêtes exotiques au Caire et était complété par le commerce d'animaux rares, qui existait depuis longtemps, si l'on se rapporte au témoignage du pseudo Ġāhiz (*Tabaṣṣur bi-l-tiġāra*), qui écrit que les girafes étaient importées à Bagdad depuis le Yémen, les tigres, panthères et éléphants de l'Inde, et les autruches d'Arabie⁴⁴. Plus rarement, l'exotisme peut aussi venir du Nord : ainsi un ours blanc⁴⁵ fut offert par l'empereur Frédéric II au sultan de Damas⁴⁶, et frappa les chroniqueurs par la beauté de son pelage, long comme celui du lion, et par son étrange habitude de plonger dans la mer pour pêcher des poissons⁴⁷ !

UNE AMBASSADE DE BAYBARS EN ESPAGNE

L'utilisation par Baybars des animaux exotiques, rares et spectaculaires, dans sa diplomatie s'inscrit dans une tradition ancienne et bien documentée. Sans faire preuve d'originalité en ce domaine, Baybars va, au début de son règne, utiliser ce type de cadeaux à plusieurs reprises et faire ainsi un usage intensif de cette diplomatie animalière. En effet, il envoie en 1262 une girafe au roi de Sicile Manfred, fils de l'empereur Frédéric II et, la même année, des girafes et d'autres animaux africains à l'empereur byzantin Michel VIII. L'usage des cadeaux diplomatiques d'animaux exotiques, notamment des éléphants et des girafes, est un fait bien connu dans le monde musulman, et concerne les échanges entre souverains arabes, l'arrivée de tributs africains et l'envoi d'ambassades en Europe, à Constantinople et en Orient⁴⁸ ; il s'agit d'une tradition fort ancienne, antérieure à l'islam. Par exemple, Mas'ūdī, au X^e siècle, indique que la girafe a depuis longtemps été utilisée comme présent royal, en citant le cas des rois de Nubie l'offrant aux rois de Perse, usage qui s'est perpétué jusqu'à son époque (« On l'envoyait en présent de la Nubie aux rois de Perse, comme elle fut offerte aux

42. *Ibid.*, p. 16, citant al-Musabbiḥi, *Aḥbār Miṣr* (Madrid, Escorial, ms. 534/2, fol. 151v).

43. On trouve cette promesse dans le serment du couronnement de Sakandah (HOLT 1990, p. 9 ; Maqrīzī, *Description topographique et historique de l'Égypte*, fasc. 1, p. 586).

44. PELLAT 1954, p. 160.

45. Certains auteurs contestent le fait qu'il puisse s'agir d'un ours polaire (GIESE 2008, p. 143, note 92) ; pourtant ces ours étaient importés depuis les colonies scandinaves du Groenland depuis longtemps ; de plus, le roi de Norvège Haakon en offrit plusieurs spécimens aux cours anglaises, françaises et italiennes au XIII^e s. (PASTOUREAU 2007, p. 84 et 200 ; OLESON 1950 ; VAUGHAN 1982, p. 330-331).

46. Ce fait est parfois contesté, et certains auteurs pensent que le destinataire fut le sultan d'Égypte al-Kāmil (GIESE 2008, p. 143, note 93). Il existe pourtant une source arabe précisant que l'ours blanc fut offert à al-Ašraf, frère et allié d'al-Kāmil, le 20 septembre 1234 (al-'Aynī, *'Iqd al-ġumān fī ta'rīḥ ahl al-zamān*, extrait éd. et trad. dans *Recueil des historiens des croisades. Historiens orientaux*, vol. II, 1^{re} partie, p. 196).

47. LOMBARD 1969, p. 584, citant Ibn Sa'īd et Ibn Abī l-Fidā'.

48. « Hiba », *EP*, vol. III, p. 353-362, sp. 356-358 pour les cadeaux d'éléphants et de girafes. *Hiba*, le cadeau, le don, a pour synonyme *haddiya*, terme plus souvent utilisé pour désigner l'échange de présents entre souverains.

rois arabes, aux califes 'abbāssides et aux gouverneurs de l'Égypte⁴⁹ »). L'envoi d'ambassades à Constantinople, accompagnées de cadeaux d'animaux exotiques, a également une longue histoire en Terre d'islam⁵⁰. Au XI^e siècle, des éléphants et des girafes furent offerts à l'empereur Constantin IX Monomaque ; l'usage de guépards comme auxiliaires de chasse à cette même époque à la cour impériale byzantine⁵¹ atteste également les échanges avec les cours orientales, où cette pratique cynégétique était fort répandue en Égypte et en Syrie⁵².

Nous reviendrons plus loin sur ces ambassades accompagnées d'animaux rares, notamment celles qui furent envoyées par Baybars en Italie et à Constantinople, qui sont bien connues de l'historiographie mamelouke. Mais commençons par un contact diplomatique bien moins célèbre : en 1261, des émissaires égyptiens arrivent à Séville⁵³ à la cour du roi Alphonse X le Sage⁵⁴, venant de la part du roi d'Égypte, nommé « Alvandexaver » dans la source espagnole. On peut identifier ce personnage à Baybars par la chronologie, mais aussi à cause de ce nom, dérivé de l'arabe. Si Alvandexaver peut évoquer la ville d'Alexandrie, il a plutôt pour origine l'adaptation d'un des surnoms du sultan Baybars, « al-Bunduqdārī »⁵⁵. Si l'on transforme le v en b aux sonorités proches, et le « qd » en « x », à partir d'« al-Bandeqdaber », on peut obtenir al-Vandexaver⁵⁶. Les messagers du sultan apportent des cadeaux, comme il est d'usage entre rois : étoffes, bijoux, pierres précieuses mais surtout des animaux, qui sont décrits de la façon suivante dans la *Chronique d'Alphonse le Sage* :

E otrosi trajieron un marfil é una animalia que decian azorafa, é una asna, que era buiada, que tenia la una banda blanca é la otra prieta, é trujéronle otras bestias é animalias de muchas maneras.

Et en outre ils amenèrent un éléphant⁵⁷, et un animal qu'ils appelaient *azorafa* et un âne, qui était rapide⁵⁸, qui avait une bande blanche et l'autre foncée, et ils amenèrent d'autres bêtes et animaux de beaucoup d'espèces⁵⁹.

49. Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, vol. II, § 845-846, p. 321-322.

50. DROCOURT 2004.

51. NICHOLAS 1999.

52. Voir, par exemple, au XII^e s., le témoignage d'un proche de la cour de Saladin, Usāma Ibn Munqīd, *Kitāb al-l'tibār*, p. 403-405. Sur les chasses princières en Syrie à la même époque : EDDÉ 1999, p. 227-229. Sur la chasse au guépard : F. VIRÉ, « Fahd », *EF*, vol. II, 1977, p. 757-761.

53. Faits relatés dans la *Crónica de Alfonso X*. Selon l'éditeur du texte (p. 28, note 29), la date de mai 1261, souvent attribuée à cet événement, n'est pas certaine : l'événement a pu se dérouler entre septembre 1260 et mai 1265. Aucune source arabe à notre connaissance n'évoque cette ambassade, THORAU (1992) ne la mentionne pas dans les différents chapitres qu'il consacre à la diplomatie de Baybars.

54. *Crónica de Alfonso X*, p. 28. L'éditeur du texte, M. Gonzáles Jiménez, évoque les différentes hypothèses pouvant expliquer l'objet de cette ambassade : volonté de Baybars de créer des alliances contre les Mongols d'Hūlagū, possibilité de mariage avec l'infante Béatrice ou désir d'Alphonse le Sage d'entrer en relation avec un célèbre astrologue égyptien.

55. Du nom du marchand al-Bunduqdār qui acheta Baybars comme esclave puis le revendit (SUBLET 2004, p. 145).

56. Les auteurs médiévaux écrivant en latin ou en ancien français ont transformé Bunduqdārī en *Bongobar*, *Bondodar*, *Bendodar*, etc. Il s'agit de la dénomination la plus courante de Baybars dans les sources occidentales (THORAU 1992, p. 30 : seul Guillaume de Tripoli l'appelle Baybars ou Bibars).

57. Voir plus loin notre étude détaillée sur le nom de l'éléphant.

58. L'éditeur corrige *buiada* en *vuiada* « vif, rapide ». Mais *buiada*, dans ce contexte, ne pourrait-il pas signifier « rayé » ?

59. *Crónica de Alfonso X*, p. 28, pour le texte espagnol.

Fait rare, cette description et cette liste d'animaux sont confirmées par une image à peine postérieure : une miniature des célèbres *Cantigas de Santa Maria*, recueil de chansons dédiées à la Vierge Marie, ayant pour auteur Alphonse le Sage lui-même, et dont le manuscrit richement enluminé a été réalisé spécialement pour le roi. La miniature ⁶⁰ (voir la figure en fin d'article) nous montre un ensemble d'animaux, pour la plupart agenouillés, priant la Vierge. À droite, on reconnaît un éléphant, un lion, un dromadaire et, de façon plus exceptionnelle, le cou d'une girafe, ainsi que la tête d'un zèbre. Tous ces animaux sont figurés avec un réalisme étonnant pour l'époque, notamment la girafe et le zèbre, dont il s'agit là des plus anciennes représentations naturalistes de l'art occidental. Cette grande qualité artistique peut accréditer l'idée d'une étude d'après nature, prise sur le vif dans la ménagerie du roi. John Esten Keller ⁶¹ a été le premier à rapprocher cette miniature du récit de l'ambassade de Baybars, hypothèse que l'on peut renforcer par la rareté même des animaux offerts, inconnus ou presque jamais revus en Europe depuis l'Antiquité ⁶². En un sens, le texte de la chronique et l'image du manuscrit attestent chacun à leur façon la présence des ces animaux sur le sol espagnol.

Le vocabulaire utilisé par la chronique espagnole pour nommer et décrire les animaux étrangers et exotiques entretient des rapports étroits avec les zoonymes orientaux. Les mots *marfil* et *azorafa* semblent des adaptations directes de l'arabe : on y reconnaît les zoonymes *fil* (éléphant) et *zarāfa* (girafe) ; le zèbre n'a pas de nom spécifique. Il s'agit ici de cas intéressants de réception en terre chrétienne de noms d'animaux exotiques rares. Ces trois espèces sont aussi dignes d'intérêt pour deux raisons : premièrement, ils sont les plus prestigieux cadeaux animaux qu'un souverain puisse offrir et ils figurent, à ce titre, en bonne place dans les chroniques orientales et occidentales ; deuxièmement, leur dénomination dans les sources médiévales est riche d'informations sur les passages de l'arabe vers les langues latines des noms d'animaux exotiques.

L'adoption de noms d'animaux arabes en Occident a eu principalement pour origine le grand courant de traductions de l'arabe au latin du corpus zoologique aristotélicien et sa compilation par les auteurs latins comme, par exemple, Albert le Grand. L'autre voie est celle des récits de croisades ou de pèlerinages, où les protagonistes relatent leur rencontre avec des animaux orientaux inconnus et, ne sachant pas les nommer, utilisent des latinisations de mots arabes. C'est ainsi par exemple que le mot « gazelle » apparaît dans des textes français et latins liés aux croisades dès le XII^e siècle ⁶³ ; *algazel* se retrouve aussi dans le *De*

60. Madrid, Bibl. de l'Escorial, T.J.I, *Cantiga* 29. Les trois autres manuscrits conservés (Madrid, Bibl. de l'Escorial, JB2 ; Florence, Bibl. Nazionale centrale, BR 20 et Madrid, Bibl. nat., TO, incomplets, ne contiennent pas cette miniature. Les quatre manuscrits datent d'environ 1270.

61. KELLER (1972) précise que tous les animaux représentés dans les *Cantigas* le sont toujours avec une grande précision anatomique et beaucoup de naturel, loin du symbolisme des bestiaires médiévaux. Ces manuscrits constituent une sorte d'encyclopédie picturale du monde animal, où l'on reconnaît des dizaines d'espèces domestiques et sauvages.

62. Pour l'histoire de la girafe dans les ménageries médiévales : BUQUET 2008 et 2011b. Les monographies de SPINAGE (1968) et de LAUFER (1928) sont particulièrement faibles pour le Moyen Âge. Pour l'histoire de la girafe dans le monde arabe : KRUK 2008. Concernant le zèbre, Marcel COHEN (1955 et 1956) parle peu de la période médiévale.

63. Albert d'Aix, *Historia Hierosolymitanae expeditionis* (ca 1110), lib. VII, cap. 67, éd. S. B. Edgington, 2007, p. 578-579 « ...equum, qui lingua Sarracenicā gazela appellatur » (à propos d'un cheval si rapide qu'il avait été

animalibus d'Albert le Grand, dans la notice qu'il consacre au daim (*Damma*). Albert y indique que le nom arabe du daim est *algazel*⁶⁴, peut-être d'après une mauvaise interprétation de la traduction latine de l'Aristote arabe. La troisième voie d'adoption et d'adaptation de zoonymes arabes est moins connue et a été moins étudiée : celle des conséquences de l'arrivée de spécimens sur le sol européen, la plupart du temps offerts comme cadeaux d'ambassade par les souverains musulmans. Il est donc intéressant d'étudier, dans le cadre de la diplomatie de Baybars, l'impact qu'a pu avoir l'arrivée d'animaux exotiques sur la connaissance et la dénomination de ces derniers. Ces exportations d'espèces nouvelles dans des aires culturelles fort différentes, l'Espagne de la Reconquista, la Sicile des Hohenstaufen et l'Empire byzantin, peuvent apporter des éléments de comparaison utiles. Ces trois régions, par leur proximité avec le monde arabo-musulman, ont un intérêt particulier pour l'exotisme oriental, mais aussi des approches différentes face aux animaux, en regard de leur connaissance de la zoologie antique, qui pouvait — ou non, nous le verrons — apporter des renseignements sur des animaux lointains, rarement voire presque jamais revus en terre chrétienne depuis la fin de l'empire romain. Dans ce cadre, nous allons étudier maintenant successivement l'arrivée du zèbre, de l'éléphant et de la girafe dans ces trois régions.

LE ZÈBRE, UN ANIMAL SANS NOM

Le zèbre est mentionné à plusieurs reprises dans les sources contemporaines du règne de Baybars. Sa dénomination pose des problèmes d'identification, à la fois dans les sources arabes et dans les sources occidentales, car il ne possède pas de nom d'espèce propre à cette époque. La chronique d'Abū l-Faḍā'il⁶⁵, qui décrit les cadeaux envoyés par Baybars au chef mongol Berke Khan en 1262⁶⁶, évoque, selon la traduction de Blochet, « des ânes sauvages à la robe ondée » (*ḥamīr waḥṣīyya 'aṭṭābiyya*). L'éditeur précise que *'aṭṭābī* désigne un gros taffetas ondé, avec des stries de couleur alternées. Selon Kazimirski, *'aṭṭābī* évoque un coton doux au toucher, et *'aṭṭābī* une riche étoffe de soie à raies ou, plus simplement, l'adjectif « rayé »⁶⁷. Al-Ġarnāṭī, mort en 1169, comparait ce tissu, caractérisé par des bandes noires et blanches, à la robe de l'âne des Zandj, c'est-à-dire du zèbre⁶⁸. Maqrīzī décrit de la même façon une ânesse sauvage de couleur *'aṭṭābī*, offerte à Baybars avec un éléphant par le souverain du Yémen en 666/1267⁶⁹. Dans *Les trois vies du sultan Baybars*, Jacqueline Sublet traduit d'ailleurs ce passage par « ânesse sauvage à la robe rayée », trouvant ici

nommé Gazelle) ; Ambroise, *L'Estoire de la Guerre sainte* (écrit vers 1194-1199), v. 10548, « Cerf ne bise, daim ne gacele... » .

64. Albert le Grand, *De animalibus*, lib. xxii, tract. 2, cap. 1, § 33 (*damma*), vol. II, p. 1375 : *Haec bestia Arabice vocatur algazel...*

65. Ibn Abī l-Faḍā'il, *Histoire des sultans mamelouks*, trad. E. BLOCHET, 1982, p. 453 [111], note 4.

66. Il sera à nouveau question de cette ambassade plus loin dans cet article.

67. KAZIMIRSKI 1860, vol. II, p. 162 et 283.

68. COHEN 1956, p. 330, addition 1.

69. Maqrīzī, *Histoire des sultans mamelouks*, trad. QUATREMÈRE, vol. II, p. 49.

une heureuse formule évoquant à la fois la robe des équidés et les riches étoffes *‘aṭṭābī*⁷⁰. Ailleurs, on reconnaît encore le zèbre avec cette mention d’âne sauvage rayé à l’occasion d’un autre présent du souverain du Yémen en 674/1275, accompagné d’un rhinocéros et d’un éléphant⁷¹. Au siècle suivant, le zèbre porte, selon al-‘Umarī, le nom de *ḥimāra ‘aṭṭābiyya* (nom de la femelle ?), et est ainsi distingué de l’âne sauvage, nommé *ḥimār waḥṣī*⁷².

À son arrivée en Espagne, cet animal rare et nouveau, sans doute inconnu, n’a pas de nom en castillan. La langue espagnole ne peut pas non plus s’appuyer sur un zoonyme arabe pour créer sa propre dénomination. De fait, le chroniqueur utilise une formule proche de celle utilisée par les auteurs arabes : un âne rayé portant des bandes blanches et noires. Pourtant, aujourd’hui, on considère que le mot « zèbre » est une invention espagnole. La forme *cebra*, ou *ezebra*, connue dès le xi^e siècle, deux siècles avant l’arrivée du zèbre de Baybars, désigne au Moyen Âge un âne sauvage. Ce mot, à l’origine incertaine, proviendrait du latin *eciferus* (*equiferus*) « cheval sauvage »⁷³. On trouve par ailleurs, au xiii^e siècle, mention de *cebras* ou d’*encebras*, dans les textes législatifs d’Alphonse le Sage, parmi des animaux sauvages (avec les cerfs et les daims) que le fermier garde en captivité ou en semi-liberté dans sa ferme, et qu’il domestique⁷⁴. Le texte précise les conditions de propriété de ces animaux demi-sauvages : il n’est donc pas question ici d’animaux exotiques mais d’espèces vivant en Espagne à proximité de l’homme : ainsi il est clair qu’à la fin du xiii^e siècle en castillan *cebra* désigne un animal sauvage ibérique relativement courant, sans doute un cheval ou un âne sauvage, et en aucun cas l’animal africain que l’on ne sait pas nommer à son arrivée en 1261. C’est bien plus tard, au xvi^e siècle, que le zoonyme *cebra* sera attribué au zèbre d’Afrique du Sud par les Portugais lors de la découverte du Cap de Bonne-Espérance⁷⁵. Le mot actuel « zèbre » serait donc une création portugalo-espagnole, ne devant rien à un quelconque zoonyme arabe ou africain⁷⁶. Il se diffuse ensuite peu à peu dans la littérature scientifique zoologique à partir de la fin du xvi^e siècle⁷⁷, Ulysse Aldrovandi en livre la première notice encyclopédique sous ce nom, ainsi que la première représentation naturaliste de l’époque moderne⁷⁸. Mais, en attendant d’être remarqué par les savants humanistes, cet animal reste longtemps inconnu en Europe. Seul un voyageur en Asie au xiv^e siècle, Jordan Catala de Séverac, le mentionne à propos de régions qu’il n’a pas visitées, entre l’Éthiopie et l’Inde, et le décrit ainsi, sans lui donner de nom : « Il y a certains

70. SUBLET 1992, p. 131.

71. Maqrīzī, *Histoire des sultans mamelouks*, vol. II, p. 127.

72. COHEN 1956, addition 1, p. 330, citant le *al-Ta’rif bi-l-muṣṭalah al-šarīf* d’Ibn Faḍl Allāh al-‘Umarī.

73. COROMINAS 1954, « Cebra », vol. I, p. 744-745.

74. Alphonse le Sage, *Las siete partidas*, Tercera Partida, 28, loi 22, p. 718. L’éditeur donne la forme *encebras* dans l’édition et en note les variantes *cebras* et *acebras*, trouvées dans les autres témoins manuscrits. Voir aussi MORALES MUÑIZ 2000, p. 262.

75. COHEN 1956 et 1955.

76. Les supposées origines congolaise, swahili ou abyssine du mot zèbre sont évoquées pour mémoire par WALTER et AVENAS 2003, p. 168 et notes 214-216, p. 447 ; voir aussi COHEN 1955.

77. COHEN 1955, retrace l’histoire de la connaissance du zèbre chez les auteurs des xvi^e et xvii^e s.

78. Aldrovandi, *De quadrupedibus solidipedibus*, p. 416-417.

animaux qui ressemblent à des ânes, rayés en travers de noir et blanc, de telle façon qu'une raie est noire et l'autre blanche. Ces animaux sont si beaux que c'en est merveilleux⁷⁹ ».

Un âne, sans nom spécifique, au pelage rayé, en lignes doublées de diverses couleurs, est signalé à Naples à la fin du xv^e siècle, offert avec une girafe, par un prince « assyrien » à Ferdinand I^{er} d'Aragon⁸⁰. Le chroniqueur remarque que ces deux animaux exotiques, amenés des régions les plus éloignées, n'avaient jamais été vus auparavant (*quem ex ultimis partibus adductum (...) duo tamen haec animalia, ut peregrina, ut non ante visa reddidere donum ipsum etiam spectandum*)⁸¹. Il s'agit là d'un très rare témoignage pour l'Occident, très peu connu, qui ne fut repris par aucun historien des animaux et est resté longtemps ignoré des philologues.

Pourtant, le zèbre eut un nom dans l'Antiquité : *hippotigris*, le « cheval-tigre ». L'animal n'est connu que par trois sources grecques, qui le citent comme un cadeau impérial ou participant aux jeux du cirque⁸². Ces brèves mentions restent inconnues en Occident jusqu'à la Renaissance et l'existence de cet animal ne fut transmise au Moyen Âge ni par les autorités latines (Pline, Solin, Isidore de Séville), ni par les bestiaires. Ni Hérodote ni Aristote ne connaissaient le zèbre, et le nom *hippotigris* ne semble pas avoir été transmis non plus dans le corpus zoologique grec aux auteurs arabes. *Hippotigris* réapparaîtra très tardivement dans la littérature scientifique occidentale, au milieu du xviii^e s.⁸³.

En Occident et à Constantinople, il n'y a pas d'autres mentions connues de zèbre à l'époque médiévale, et le spécimen envoyé par Baybars constitue donc un *unicum* zoologique, de l'Antiquité à la Renaissance. Il n'eut aucune influence sur l'histoire du nom de l'animal, et restera longtemps oublié des savants et zoologues modernes.

DE L'ÉLÉPHANT IMPÉRIAL À L'IVOIRE ESPAGNOL

Al-fīl, l'éléphant en arabe, a depuis toujours joui d'un prestige particulier ; venu d'Afrique ou d'Inde, il est considéré comme un animal de roi, qu'on fait parader lors des grandes occasions⁸⁴. Il est paré de toutes les vertus : force, intelligence, faculté d'apprentissage. Il est le plus beau présent (avec la girafe) qu'un prince puisse offrir à un souverain de son rang. Le plus célèbre des éléphants offert comme cadeau diplomatique est celui de Charlemagne, envoyé par le calife de Bagdad⁸⁵. Ensuite, d'autres spécimens

79. GADRAT 2005, p. 157.

80. Il pourrait s'agir d'un sultan égyptien, car on nomme encore à cette époque la ville du Caire « Babylone », que l'on confond parfois avec l'antique capitale mésopotamienne, donc avec Bagdad. Le sultan d'Égypte offre à la même époque une girafe à Laurent de Médicis à Florence (JOOST-GAUGIER 1987).

81. Pontano, *De magnificentia liber*, 19.

82. TOYNBEE 1973, p. 167. Sources : Dion Cassius (m. 235 ap. J.-C.), *Histoire romaine*, 76, 14, 3 et 77, 6, 2 ; Timothée de Gaza (vi^e s.), *Peri Zôon*, 10, p. 25. Philostorge (vers 368-439) dans son *Histoire ecclésiastique* (livre III, chap. 11, p. 452), décrit parfaitement le zèbre et ses rayures, mais le nomme *onos agrios*, « âne sauvage ».

83. COHEN 1955, p. 177-178.

84. Mas'ūdī, *Prairies d'or*, vol. II, § 860, p. 326 : « ...les anciens rois faisaient grand cas de leurs services, les achetaient, les entraînaient à la guerre et en faisaient un ornement pour leurs cérémonies, parce que, de toutes les montures des monarques, ils ont l'allure la plus régulière et la plus douce ».

85. SÉNAC 2002a, p. 39-40, 42 et 53-54.

furent offerts aux empereurs byzantins : au XI^e siècle, des éléphants et des girafes sont envoyés à l'empereur Constantin IX Monomaque. Saladin offrit en 1187 à l'empereur Isaac un éléphant, puis en 1188 un éléphanteau, une autruche, un animal porte-musc, cinq « léopards » (peut-être des guépards)⁸⁶, avec de nombreux autres cadeaux⁸⁷.

Quand un éléphant arrive à Constantinople, il est parfaitement reconnu et toujours nommé par son nom grec classique *elephas*. Les panégyristes de la cour impériale le décrivent s'agenouillant devant l'empereur, mettant en scène la puissance du souverain byzantin, ayant une influence sur les contrées les plus éloignées⁸⁸. Ce don d'éléphant qui vient de « l'Inde », d'Égypte ou d'Éthiopie, renvoie à un lieu commun repris de l'Antiquité grecque, dans un lointain héritage des conquêtes d'Alexandre⁸⁹.

Le sultan al-Kāmil offrit à Frédéric II Hohenstaufen en 1228 un éléphant⁹⁰ qui fut célèbre et vécu en Italie près de vingt ans⁹¹. Certains chroniqueurs, connaissant l'histoire biblique et l'histoire ancienne, mirent en parallèle les éléphants prestigieux d'Antiochos, d'Alexandre ou de Charlemagne, avec celui de Frédéric⁹². Ce dernier ne se priva pas d'utiliser l'animal comme outil de propagande en le mettant en scène dans des triomphes à l'antique ou pour impressionner des souverains étrangers⁹³. À Rome ou à Constantinople, l'éléphant garde tout le prestige de ses prédécesseurs antiques⁹⁴ : il semble revenir d'un passé glorieux, comme un signe de la *renovatio imperii*, souvent évoquée au Moyen Âge. Un éléphant fut offert à saint Louis par l'émir mamelouk Aybak lors d'une alliance en 1252⁹⁵. On a pu envisager ici un effet de citation du célèbre échange d'ambassades entre Charlemagne et Hārūn al-Rašīd, dont le souvenir fut entretenu de part et d'autre de la

86. EDDÉ 2008, p. 285 et note 221 p. 633 ; BRAND 1962, p. 170-172. Ces cadeaux furent envoyés en deux ambassades en 1187 et 1188. La source est occidentale : une lettre anonyme en latin éditée dans les *MGH SS XVII*, p. 512. Voir BRAND 1962, p. 168, note 2 et *Appendix* p. 181. Au Moyen Âge, le mot *leopardus* (ou *leopardos*) peut désigner la panthère (aujourd'hui synonyme de léopard) ou le guépard, qui n'a pas de nom spécifique en Europe jusqu'au XVIII^e s., époque où apparaît ce zoonyme sous la plume de Buffon. L'animal porte-musc, qui serait un cerf selon Brand, est désigné comme *bestiolam quae fert muscum* : il doit s'agir plutôt d'un animal de petite taille (*bestiola*), peut-être une civette, bien connue dans le monde arabe (*qaṭṭ al-zabād*).

87. BRAND 1962, p. 170-172.

88. Psellos, *Orationes panegyricae*, *Orat.* 4, p. 62.

89. DROCOURT 2004, p. 84, et note 97 : chez Florus (II^e s. ap. J.-C.) l'éléphant est l'archétype du présent diplomatique offert aux Romains par les Indiens.

90. Selon l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, al-Kāmil fit apporter à Acre, où séjournait l'empereur, un éléphant que le souverain du Yémen et du Ḥiğaz avait envoyé au Égypte avec plusieurs autres ; le seul resté en vie fut envoyé à Frédéric II (cité par E. Blochet dans Maqrīzī, *Histoire d'Égypte*, éd. Edgar Blochet, 1902, p. 519, note 1).

91. Cet éléphant est très bien documenté dans les sources occidentales (GIESE 2008, p. 147-148).

92. Salimbene, *Cronica*, p. 94. Le texte rapproche l'éléphant de Frédéric II de ceux des armées d'Alexandre le Grand et de celles d'Antiochos, ces dernières citées dans la Bible (*Livre des Maccabées*).

93. Frédéric II fait défiler son éléphant dans un triomphe à l'antique, où le pachyderme traîne les insignes des armées milanaises vaincues ; une lettre de Pierre de la Vigne, proche de l'empereur, décrit ce triomphe, en faisant à plusieurs reprises un parallèle entre César et Frédéric (Huillard-Bréholles, 1849-1861, v, 1, p. 137-139). Voir également HUTCHINSON 2007, p. 107.

94. SCULLARD 1974.

95. Joinville, *Histoire de Saint Louis*, § 255.

Méditerranée⁹⁶. Cet éléphant, arrivé en France fin 1254, fut envoyé au roi d'Angleterre Henri III en 1255, continuant ainsi sa destinée de cadeau diplomatique⁹⁷. L'animal fut très célèbre en Angleterre et fut représenté d'après nature dans un manuscrit de la *Chronica majora* de Mathieu Paris⁹⁸.

La chronique d'Alphonse le Sage nous donne en tête de la liste des animaux offerts par le sultan « un *marfil* ». *Marfil* désigne d'abord l'ivoire en espagnol : l'origine de ce mot, ainsi que celui du portugais *marfim*, est arabe, dérivé de 'azm al-fil « os d'éléphant », plutôt que de nāb al-fil « dent de l'éléphant, ivoire »⁹⁹. La deuxième moitié du XIII^e s. marque l'apparition du mot en espagnol¹⁰⁰. *Marfil* est cité dans des textes en latin médiéval sous les formes *olmafi* et *almafīl* (IX^e s.)¹⁰¹ et désigne en français aux XVI^e et XVII^e s. l'ivoire importé¹⁰². Au XIII^e s., *marfil* peut signifier en espagnol à la fois l'ivoire et l'animal. Ce mot est également présent dans le livre des échecs d'Alphonse le Sage (*Libros del Acedrex*) pour décrire une pièce du *Grant acedrex*, jeu à douze cases d'origine orientale, un « unicorne » (sans doute un rhinocéros), qui est comparé avec un éléphant (*marfil*). On trouve également, parmi les autres pièces, le lion, la girafe, le crocodile et l'oiseau roc¹⁰³. Dans le *Libro del cavallero et del escudero*, daté du début du XIV^e s., *marfil* est donné pour synonyme d'éléphant (« *marfiles, a que llaman elefantas* »)¹⁰⁴. Dans la chronique d'Alphonse le Sage, on pourrait se demander si *marfil* ne désigne pas plutôt l'ivoire que le pachyderme. Mais, outre que le mot apparaît dans une liste d'animaux plutôt que de cadeaux matériels, on peut s'appuyer sur la miniature des *Cantigas* pour attester la réalité physique de l'animal à la cour alphonseine, représenté ici avec soin et vraisemblance, loin des dessins maladroits et conventionnels de bestiaires, où l'éléphant est souvent affublé d'une tour sur le dos¹⁰⁵.

Dans *La Gran conquista de ultramar*, composée pour Alphonse le Sage à la même époque, on trouve les formes *almafi*, *amarfil*, et *marfil* pour désigner l'animal, le plus souvent dans un contexte oriental¹⁰⁶. Au début de cette histoire générale des croisades, composée avant 1270, le texte évoque les cadeaux faits à Charlemagne par le calife de Bagdad : réécrivant

96. POTIN 2003, p. 30 ; SÉNAC 2002b, p. 113-114.

97. PASTOUREAU 2008, p. 151-161.

98. Cambridge, Parker Library, Ms. 16, fol. 4.

99. WALTER & AVÉNAS 2003, p. 142 ; LAMMENS 1890, p. 157-158 ; EGUILAZ 1886, p. 444-445.

100. COROMINAS 1984, III, p. 849.

101. « *Almafīl* », DU CANGE, *Glossarium*, t. 1, col. 189c.

102. Le mot est cité dans le dictionnaire de Furetière (1685, p. 176) et dans le *Trévoux* (1721, vol. III, lettre M, p. 186) : « Nom que les marchands en gros donnent à l'ivoire... ils l'ont pris de l'espagnol, où il signifie la même chose... ». Voir aussi « *morfil* », *Trésor de la langue française informatisé* 2002.

103. Alphonse le Sage, *Libros de acedrex*, 340.18, p. 342. Le mot arabe *ruh*, qui désigne cette pièce du jeu équivalente à la Tour du jeu moderne, a été plutôt identifié à un chariot dans l'Espagne médiévale ou à un groupe de cavaliers chevauchant ensemble. Le roc sur le jeu d'Alphonse le Sage a une forme de carré surmonté de deux protubérances incurvées. (KRUK 2001, p. 291).

104. Juan Manuel, *Libro del cavallero et del escudero*, p. 88, l. 46. COROMINAS 1984, vol. III, p. 849, donne une dizaine de sources où l'éléphant est désigné sous la forme *marfil* du XIII^e au XV^e s.

105. DRUCE 1919.

106. Le mot apparaît une vingtaine de fois dans *la Gran conquista de ultramar* (XIII^e s.) et peut aussi désigner l'ivoire.

l'histoire, la chronique relate que l'empereur reçoit plusieurs éléphants, nommés cette fois *elefantes*, et même des girafes nommées *azorabas*¹⁰⁷, dans une forme proche de celle de la chronique de 1261. Aucune girafe « historique » n'ayant jamais été mentionnée à la cour de Charlemagne, il s'agit donc là d'une « forgerie » composée dans l'entourage d'Alphonse, qui posséda lui-même à la fois un éléphant et une girafe : si chacun des deux rois a possédé un éléphant, alors Charlemagne a dû forcément posséder lui aussi une girafe ! Façon étonnante de rapprocher le roi espagnol d'un antécédent illustre à travers sa ménagerie et preuve supplémentaire du souvenir médiéval du célèbre éléphant offert par Harūn al-Rašīd à Charlemagne.

L'arrivée d'éléphants en Europe et à Byzance au XIII^e s. n'a donc que peu d'influence sur la dénomination de l'animal, à part peut-être dans la création du mot *marfil* en espagnol, dont il est difficile de démontrer qu'elle fut consécutive à l'arrivée de l'ambassade envoyée par Baybars. En tant que cadeau impérial par excellence, l'éléphant a profondément marqué les cours princières qui en ont fait un symbole fort du pouvoir, un instrument de propagande rattachant les souverains de leur temps à leurs plus glorieux ancêtres, Alexandre, Jules César ou Charlemagne. L'éléphant était bien connu en Occident à travers la Bible, les bestiaires et les encyclopédies ; bien qu'exotique, il fait partie de l'imaginaire médiéval, au même titre que le lion¹⁰⁸. Son arrivée au XIII^e s. semble ainsi célébrée non comme une découverte mais plutôt comme un retour.

DE ZARĀFA À GIRAFFA

Des « chameaux-léopards » à Byzance

Si Baybars utilise la girafe comme cadeau diplomatique, il est très loin d'être le premier en ce domaine, même si, à la lumière des sources, il semble en avoir fait un usage important. Avec l'éléphant, la girafe est un animal qui sied à la majesté impériale depuis l'Antiquité¹⁰⁹, et les Arabes en ont toujours fait grand cas et l'ont utilisé comme présent royal¹¹⁰. Par exemple, le byzantin Michel Psellos, à l'occasion de la réception d'une girafe envoyée d'Égypte à l'empereur Constantin IX Monomaque au XI^e s., s'étonne que « les Égyptiens et les Éthiopiens, qui s'attachent à cet animal comme à une créature supérieure, aient supporté de la voir fouler la terre des Romains¹¹¹ ».

Baybars fait un usage intensif du cadeau de girafe : outre celle expédiée en Espagne en 1260, il en envoie une en 1262 au roi de Sicile Manfred, une autre en 1267 au chef tatar al-Anbrūr¹¹². Une girafe est expédiée en 1261 à l'empereur de Byzance Michel VIII¹¹³. Ce

107. *Gran conquista de Ultramar*, cap. 6, p. 4.

108. DELORT 1990. L'ouvrage d'HUTCHINSON (2007), peu scientifique, est à utiliser avec précaution.

109. GATIER 1996.

110. KRUK 2008, sp. p. 570-580 : « A choice gift for rulers ».

111. Psellos, *Orationes Panegyrycae*, lib. I, § 278-289, p. 13-14.

112. KRUK 2008, p. 578, donnant pour référence Nuwayrī, *Nihāyat al-'arab fī funūn al-adab*, vol. xxx, p. 56.

113. THORAU 1999 p. 122 ; SADEQUE 1956, p. 112-113.

spécimen fut décrit par le chroniqueur byzantin Georges Pachymérès, qui nous explique que Baybars souhaitait faciliter son commerce d'esclaves vers la Scythie pour se ravitailler en soldats d'origine coumane. Le sultan cherchait des esclaves soldats de sa race pour former son armée. Il avait besoin de l'autorisation de l'empereur pour voyager et commercer vers le Pont-Euxin, c'est-à-dire la mer Noire. Pachymérès nous explique que « la chose se fit souvent : de là-bas on envoyait les présents à l'empereur, tandis que d'ici on leur ouvrait la voie vers les Scythes ¹¹⁴ ». La description de la girafe suit immédiatement cette phrase : ce présent viendrait donc en contrepartie d'esclaves ! Il est notable que Pachymérès ne cite, parmi les cadeaux de Baybars, que la girafe : preuve sans doute de l'impression forte qu'elle fit sur la ville et ses habitants et de sa rareté à Constantinople.

Les chroniques arabes nous apprennent qu'un autre convoi partit du Caire en 660/1262 et arriva à Constantinople en *muḥarram* 661/1263 ¹¹⁵, chargé de nombreux trésors et d'animaux exotiques (plusieurs girafes avec des housses et des brides de laine peinte, des singes dressés, des dromadaires et des ânes sauvages), étant destiné à Berke, grand Khan de la Horde d'Or. Baybars avait besoin de son appui contre les Tatars d'Hūlagū qui occupaient la Perse. L'ambassade envoyée par Baybars se retrouve bloquée à Constantinople, car l'empereur Michel VIII ne veut pas froisser les représentants d'Hūlagū présents à sa cour ¹¹⁶. L'ambassade fut alors obligée de rester plus de quinze mois sur place ! Dans cet intervalle, les animaux restés sans soin sur le grand bateau affrété par les Arabes périrent presque tous, et les autres cadeaux se détériorèrent ¹¹⁷. Berke, très intéressé par les éléphants et les girafes ¹¹⁸, se plaindra auprès d'un envoyé de Baybars de la non-arrivée des cadeaux et de la mort des animaux ¹¹⁹. Ces girafes, mortes probablement dans un bateau à quai, ne laissèrent pas de traces dans les textes byzantins. Si l'on s'en tient à la chronologie et au témoignage de Pachymérès, elles ne peuvent être confondues avec le spécimen arrivé en 1261.

Dans les textes grecs des XI^e et XIII^e s., la girafe est toujours nommée *kamelopardalis* (καμηλοπαρδάλις), selon son antique dénomination de « chameau-léopard » ou plutôt de chameau-panthère ¹²⁰. Les Byzantins ne semblent donc pas avoir besoin d'un zoonyme arabe pour désigner un animal qu'ils connaissent et qu'ils peuvent identifier facilement dans les descriptions précises laissées par les auteurs grecs antiques dont les ouvrages sont lus et compilés pendant la période médiévale ¹²¹. Par exemple, l'auteur d'un *épitomé*

114. Georges Pachymérès, *Relations historiques*, p. 236-238.

115. Ibn 'Abd al-Zāhir, *Sirat al-Malik al-Zāhir*, traductions de SUBLET 1992, p. 94-95 et de SADEQUE 1956, p. 113.

116. Sur les différentes ambassades envoyées par Baybars à Berke, voir THORAU 1992, *Appendix 2*, p. 259-260.

117. SUBLET 1992, p. 101-102, citant Nuwayrī.

118. Berke interroge les émissaires de Baybars sur l'Égypte, pose des questions sur les éléphants et les girafes (SUBLET 1999, p. 104, citant Nuwayrī, *Nihāyat al-'arab fī funūn al-adab*).

119. SUBLET 1992, p. 97-98, citant al-Zāhir.

120. Sur l'histoire de la girafe dans l'Antiquité, voir GATIER 1996 ; sur la problématique de son nom, voir BUQUET 2006. Sur l'origine des noms d'animaux exotiques en grec ancien, notamment les noms composés de deux zoonymes, voir BODSON 2005.

121. Les descriptions de la girafe par les auteurs antiques grecs Strabon, Héliodore, Diodore de Sicile et Oppien sont connues à Byzance et notamment lues par l'érudit Photius qui en a laissé des notes de lecture dans sa *Bibliothèque*. Voir GATIER 1996 et BUQUET 2006 et 2008.

byzantin ajoute au texte antique de Timothée de Gaza (VI^e s.) qu'à son époque, deux girafes furent offertes à l'empereur Constantin Monomaque et furent montrées au peuple à Constantinople, comme une merveille, en 1053¹²². Il reconnaît donc bien l'animal dans les textes et l'identifie aux spécimens qu'il a peut-être pu observer. Tous les auteurs mentionnant des girafes à Constantinople aux XI^e et XIII^e s. la nomment *kamelopardalis*¹²³ et, s'ils soulignent toujours leur rareté et le caractère exceptionnel de leur arrivée à Byzance, semblent connaître et reconnaître, au moins de façon savante et philologique, cet animal exotique.¹²⁴

De l'arabe au castillan : d'azorafa à jirafa

En Espagne, il n'y a pas d'identification au zoonyme antique grec de la girafe, faute d'avoir à disposition les sources anciennes ; seuls Pline, Solin et Isidore transmettent le nom de cet animal à l'Occident latin, mais avec une description si imprécise qu'il est fort difficile d'y reconnaître une vraie girafe¹²⁵. Au XIII^e s., pour désigner cet animal, les auteurs utilisent une adaptation directe de l'arabe en espagnol avec le mot *azorrafa* : on reconnaît sans peine *al-zarāfa* ou *az-zarāfa*, la forme espagnole médiévale résultant de l'agrégation de l'article arabe *al*, prononcé *az-* devant la lettre solaire *zayn*. De fait, le mot girafe est au XIII^e s. encore inconnu en Espagne ; le mot arabe *zarāfa* est quelquefois trouvé dans un contexte d'exégèse biblique judéo-espagnol à fin du Moyen Âge¹²⁶. Mais l'animal a peut-être été présent dans la péninsule Ibérique dès le X^e s. dans la ménagerie de Cordoue : une girafe avait été offerte avec d'autres animaux de la savane soudanaise en 381/991 à Maṣūb b. Abū 'Āmir par le souverain de Tunis Zīrī b. 'Atiya¹²⁷, mais l'animal serait mort pendant le voyage¹²⁸. C'est peut-être ce qui arriva également aux animaux offerts par Baybars à Alphonse le Sage, selon un érudit du XVII^e s., Ortiz de Zúñiga, qui écrit que les bêtes exotiques furent victimes du changement de climat. Le roi d'Espagne, toujours selon cet auteur, aurait demandé que les peaux empaillées des animaux morts soient conservées dans la cathédrale de Séville. De fait, dans le Patio de los Naranjos, on trouve la « nef du lézard » (*naue del lagarto*), c'est à dire du crocodile, qui aurait fait lui aussi partie du convoi égyptien¹²⁹.

Tous les textes espagnols contemporains mentionnant ou décrivant la girafe ont été rédigés dans l'entourage du roi, dans la ville de Séville, capitale *de facto* du royaume, où

122. Timothée de Gaza, *On animals, Peri Zōon*, p. 83.

123. DROCOURT 2004, p. 86.

124. Un érudit byzantin du XIII^e s., Théodore Scutariote, a noté, dans les marges d'un manuscrit du X^e s. de Photius, qu'il a vu une girafe, et la nomme « zoraphis », sans aucun doute d'après l'arabe : « J'ai vu un tel animal (*kamelopardalis*), envoyé à notre empereur par celui qui règne à Alexandrie, que le barbare qui l'a amené appelle "zoraphis" » (ZORZI 2004, p. 838).

125. BUQUET 2008, p. 49-51.

126. *Ibid.* 2008, p. 57.

127. D'après Ibn Abī Dīnār, *Al-mu'nis fi aḥbārī Ifrīqiyya wa-Tunis* (éd. Tunis, 1967), cité par CUOQ 1975, p. 352, note 1.

128. MORALÈS MUÑIZ 2000, p. 263.

129. ORTIZ DE ZÚÑIGA, 1795, I, p. 234. Mais cet auteur ne cite pas ses sources ; ainsi toute cette histoire reste très douteuse.

Alphonse séjournait de façon quasi permanente¹³⁰. Ainsi il n'est pas étonnant de trouver à cette époque et dans ce contexte une miniature d'une grande précision anatomique, où un emprunt constant au nom arabe de l'animal. Nous avons déjà évoqué, à propos de l'éléphant, la présence d'*azorabas* dans la *Gran conquista de Ultramar*¹³¹. En 1283, la girafe est mentionnée sous la forme *zaraffa* dans le *Libro de acedrex*, comme une pièce d'un jeu d'échecs à 12 cases d'origine orientale (d'« Inde » selon le texte), le *Grant acedrex*. Cette pièce a un rôle et un déplacement assez semblable à celui du cavalier du jeu moderne, et pour décrire ce déplacement en partie en diagonale, l'auteur du traité explique que cet animal, lorsqu'il commence sa course très rapide, fait un saut de côté¹³². Cette mention, qui suit une description sommaire de la physionomie de la girafe, vient-elle d'une source arabe de la règle de ce jeu ou de l'observation d'après nature ? L'utilisation du mot arabe dans sa forme originelle supposerait plutôt une compilation textuelle. Le mot *zarafa* apparaît également dans un autre texte écrit en espagnol : *El libro del cavallero et del escudero*¹³³, de Juan Manuel (1282-1348), infant d'Espagne et neveu d'Alphonse X. L'animal n'est pas décrit mais simplement cité dans un chapitre consacré à la nature des animaux. La girafe apparaît, par opposition aux fauves (lions, panthères) et autres petits prédateurs (fouine, etc.), dans une liste d'espèces qui ne chassent pas, sangliers, cerfs, gazelles, vaches, ânes sauvages, daims, moutons et chèvres sauvages : « *Otras bestias ay que non cadaçeras et ellas non caçan, asi como puercos javalies et ciervos et ganzellas et zarafas et vacas et asnos bravos et cameros bravos et gamos et corços, et otros semejantes* ». La girafe et la gazelle semblent incongrues dans cette liste d'animaux européens, d'autant que les zoonymes utilisés pour ces deux derniers sont directement calqués sur l'arabe. On peut y voir un témoignage de l'incorporation progressive dans la littérature espagnole de termes zoologiques orientaux pour désigner des espèces exotiques. Le mot *jirafa*, désignant la girafe en castillan moderne, ne semble pas avoir été utilisé avant le XVI^e s.¹³⁴, cette forme ayant sans doute été empruntée au mot italien *giraffa*, apparu au XIII^e s., comme nous le verrons plus loin, plutôt qu'adaptée directement de l'arabe¹³⁵.

L'arrivée de la zarāfa en Sicile et la création du mot « girafe »

Avant l'arrivée de plusieurs girafes en Europe au XIII^e s., il n'est pas fait mention de cet animal dans les sources latines ou romanes¹³⁶, du moins par aucun zoonyme dérivé directement de l'arabe *zarāfa*, y compris dans les récits de croisades ou de pèlerinages. On trouve mention d'une « chymera » chez Foucher de Chartres († 1127)¹³⁷, passage qui sera

130. GONZÁLES JIMÉNEZ 2004, p. 152-153.

131. Voir note 104.

132. *Libros de Acedrex, dados y tablas*, p. 340-342.

133. Juan Manuel, *El libro del cavallero et des escudero*, p. 88, l. 34.

134. COROMINAS 1984, p. 521.

135. BLOCH & WARTBURG 1966, p. 207 ; STEIGER, p. 146.

136. La girafe arrivée à Cordoue au X^e s. ne semble pas avoir laissé de traces dans les sources espagnoles.

137. Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, livre III, chap. 49, § 2, p. 778.

ensuite repris par Jacques de Vitry († 1240)¹³⁸. Le texte décrit un animal plus haut dans la partie antérieure que dans la partie postérieure, et que les « Sarrazins » exhibent au public, habillé d'un manteau précieux, lors de grandes fêtes solennelles. Il est tentant d'assimiler cette bête à une girafe car l'art arabo-musulman l'a souvent représentée comme un animal d'apparat, habillé de riches couvertures peintes¹³⁹. Enfin, et surtout, plusieurs chroniques arabes relatent la présentation publique des girafes et des éléphants notamment lors de la fête de la rupture du jeûne et de la fête du sacrifice¹⁴⁰. Mais pourquoi le chroniqueur des croisades nomme-t-il la girafe comme l'antique chimère ? La forme *chymera* semble trop éloignée de l'arabe *zarāfa*, peut-être pourrait-on la comparer à *zamara*¹⁴¹, dont la racine semble proche¹⁴² ? Plus prosaïquement, la vision d'un animal si exceptionnel, à l'anatomie si spectaculaire, a pu faire l'effet d'un animal fantastique, donc d'une chimère, aux premiers croisés découvrant l'étrangeté de la faune africaine.

La girafe offerte par Baybars à Manfred, roi de Sicile et fils de l'empereur Frédéric II, serait arrivée avant juillet 1262 (*ša'bān* 660) selon Ibn Wāṣil¹⁴³ et selon al-Zāhir, qui précise que Manfred fut ravi de cette girafe, comme il l'écrit dans une lettre destinée à Baybars et qui fut ramenée par les ambassadeurs du sultan à leur retour de Sicile, là encore en *ša'bān* 660¹⁴⁴.

Si l'envoi de la girafe de Baybars à Manfred est connu par les sources arabes, les textes occidentaux sont silencieux à ce sujet. La girafe de Frédéric II, offerte par le sultan al-Kāmil, sans doute avant 1240¹⁴⁵, n'est au contraire connue que par des sources occidentales, et c'est à noter, uniquement encyclopédiques. Les chroniqueurs n'ont retenu ni son nom ni son image, au contraire de l'éléphant qui survécut longtemps après son arrivée. Les encyclopédistes du XIII^e s., dans l'ordre Thomas de Cantimpré¹⁴⁶, Albert le Grand¹⁴⁷ et Vincent de Beauvais¹⁴⁸, nomment l'animal en latin « *orafus* » et décrivent son anatomie de façon relativement précise, ne laissant aucun doute sur son identification. Le mot *orafus* pourrait être dérivé de l'arabe *zarāfa*¹⁴⁹, par une transformation phonétique et un passage du a initial en o, que nous avons déjà observée en espagnol dans les chroniques alphonsines avec *azoraba*. En 1435, un voyageur humaniste, Cyriaque d'Ancône, latinisera

138. Jacques de Vitry, *Histoire orientale*, chap. 88, p. 263.

139. MEINECKE-BERG 2000 ; ETTINGHAUSEN 1956, p. 265-266. Les girafes envoyées par Baybars à Berke sont elles aussi recouvertes de pièces de tissus richement décorées, voir plus haut note 112.

140. MEINECKE-BERG 2000, p. 335.

141. KAZIMIRSKI, vol. I, p. 1010.

142. BUQUET 2006, p. 16-17.

143. GABRIELLI 1956, p. 224.

144. SADEQUE 1956, p. 144-145.

145. Cette date est un *ante quem* défini par la date de la fin de la première rédaction de l'encyclopédie de Thomas de Cantimpré, le *Liber de natura rerum* (BUQUET 2011b, p. 71).

146. Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, livre IV, § 83, p. 156.

147. Albert le Grand, *De animalibus*, vol. II, livre XXII, traité 2, chap. 1, § 87, p. 1417. Traduction anglaise : ALBERT LE GRAND, *On Animals*, p. 1527-1528.

148. Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, livre XIX, chap. 9.

149. Ce passage entre la forme arabe et sa latinisation est étudié par BOLTZ 1969, p. 8-10.

zarāfa en *zorapha*¹⁵⁰, nous n'avons repéré qu'une seule autre mention de ce passage du a en o¹⁵¹. La forme « girafle », connue en ancien français, semble subir elle aussi le passage du « f » en « -fl »¹⁵². Il n'est pas étonnant que Thomas de Cantimpré, originaire du Nord de la France, à qui l'on doit cette création zonymique, ait mal compris un mot d'une langue peu familière pour lui, alors qu'il n'a sans doute jamais été au contact des ménageries italiennes. Albert le Grand, compilant Thomas de Cantimpré pour une partie de son chapitre sur les quadrupèdes dans le livre XXII de son *De animalibus*, précise que l'*orafle* est appelé « seraf » en arabe¹⁵³. Albert le Grand semble mieux connaître cet animal car il écrit, en d'autres passages de son ouvrage, que cette « serafa » ou « serapha » est aussi un nom donné par les Italiens à l'animal¹⁵⁴. D'autres éléments descriptifs donnés par Albert, et qui ne doivent rien à des sources gréco-arabes, pourraient laisser penser qu'il a pu observer l'animal, ayant voyagé en Italie à plusieurs reprises, notamment dans sa jeunesse en 1222-1223, puis plus tard en 1256 et 1261¹⁵⁵. C'est peut-être lors de ce dernier qu'il a pu observer la girafe de Manfred, dans un contexte « italo-arabe », à l'époque où il termine la rédaction de son *De animalibus*. Mais peut-être a-t-il tout simplement eu de meilleurs informateurs que Thomas de Cantimpré...

Quant au mot *orafle*, il n'aura qu'une petite postérité philologique au travers des compilations et des traductions des encyclopédies médiévales, ou par son utilisation dans quelques textes littéraires¹⁵⁶. Il ne reste qu'un « animal de papier », dont l'unique mention dans une chronique est l'œuvre de Jean de Joinville à propos de figurines de cristal, offertes à saint Louis par le Vieux de la Montagne, représentant un « oliphant » et « une beste que l'on appelle orafle¹⁵⁷ ». Écrivant sa *Vie de saint Louis* longtemps après les faits, il n'est pas impossible que l'érudit Joinville soit allé chercher dans les encyclopédies de son temps le nom oublié d'un animal rare, en recomposant ses souvenirs à partir de la description donnée par Albert le Grand, Vincent de Beauvais ou Thomas de Cantimpré.

Il est couramment admis que le mot girafe est une création italienne, apparue au XIII^e s. à partir de l'arabe¹⁵⁸. Les premières mentions du mot *giraffa* en italien datent effectivement de la seconde moitié du XIII^e s. : un poème anonyme intitulé *Detto del gatto lupesco*¹⁵⁹, d'origine

150. Cyriaque d'Ancône, *Lettre à Marianus*, p. 285.

151. ZORZI 2004, p. 838 (voir note 124).

152. BOLTZ 1969, p. 9.

153. Albert le Grand, *De animalibus*, vol. II, livre XXII, traité 2, chap. 1, § 87, p. 1417.

154. *Ibid.*, livre XII, traité 3, chap. 7, p. 889 ; livre XIV, traité 2, chap. 1, p. 963 et livre XXII, traité 2, chap. 1, § 5, p. 1357. Pour cette dernière référence, Albert précise la notice de Thomas sur l'*anabulla* (girafe), en améliorant sa description. Il rajoute qu'elle possède un long cou et que ses membres sont dissymétriques. En outre, il identifie cet animal à celui offert à l'empereur Frédéric II.

155. WEISHEIPL 1980, p. 36-39.

156. Dans le *Couronnement de Renart*, datable entre 1263 et 1289, on trouve « orafle » dans une liste d'animaux empruntée aux encyclopédies du XIII^e s. (v. 1794-1795, voir le *Roman de Renart*, p. 872).

157. Joinville, *Histoire de saint Louis*, § 457.

158. BOLTZ 1969, article de base sur le sujet, déjà ancien, à utiliser avec précaution, et qu'il faudrait compléter.

159. *Detto del gatto lupesco*, vers 132, p. 502-503. Manuscrit unique de la deuxième moitié du XIII^e s., Florence, Biblioteca Nazionale, II.IV.111 (ancien Magl xxxv. 268), folio I.

florentine ou toscane ; un sonnet comique de Rustico Filippi ; *La composizione del Mondo*, traité cosmographique de Ristòro d'Arezzo ¹⁶⁰, daté de 1281 et le célèbre récit de voyage de Marco Polo, dans ses versions en dialecte vénitien et en franco-italien par Rusticien de Pise, rédigées vers 1298. Rustico Filippi utilise la girafe dans une image composite créant une créature merveilleuse formée de trois animaux, pour se moquer d'un « Messire Messerin », qui aurait le goitre du pélican, le manteau noir du corbeau et le dos de la girafe ¹⁶¹. Rustico est florentin, né entre 1230 et 1240, et mort peu avant 1300 : contemporain des faits, peut-être a-t-il vu la girafe de Manfred ? La satire d'un homme bossu, au dos en pente, évoquerait-elle la vision du dos et du cou de la girafe, à la base duquel se forme une petite bosse ? Marco Polo cite trois fois la girafe ¹⁶², sous les formes « giraffe » et « giroffle » et il s'agit là d'une des premières attestations de ce mot en français, mais pas la plus ancienne, contrairement à une idée couramment répandue ¹⁶³. Marco Polo n'a pas vu l'animal, et le cite par ouï-dire en évoquant la faune des côtes de l'Afrique orientale. Polo et Rusticien connaissaient peut-être déjà le nom de l'animal avant d'écrire le *Devisement du monde*, car le mot *giraffa*, nous l'avons vu, est déjà attesté dans la littérature italienne du XIII^e s. En ce sens, la création du mot français « girafe » ou « giraffe » serait une transposition directe de l'italien opéré par des Italiens écrivant en français. Dans un contexte plus spécifiquement français, la plus ancienne mention du mot girafe provient d'un manuscrit du XIII^e s., *La Venjançe nostre Seigneur* ¹⁶⁴. La mention du mot « giras » (que l'éditeur corrige en « girfas ») ¹⁶⁵ apparaît dans une liste d'animaux que des assiégés sont obligés de manger, avec des chameaux et des chevaux. Le texte, roman biblique en vers relatant des événements qui suivent la crucifixion de Jésus, aurait été écrit au XII^e s., mais en l'absence de témoin manuscrit contemporain de cette rédaction, il est difficile de savoir si cette « girfa » est une création originale ou un ajout du copiste du XIII^e s.

L'apparition du mot *giraffa* en italien au XIII^e s. semble directement inspirée de l'arabe *zarāfa*, avec une transformation du *z* au *g* en début de mot ; le doublement du *f* s'explique peut-être par le fait que le mot arabe *zarāfa* peut s'écrire avec deux « *fā* » ¹⁶⁶. Inconnu avant la première moitié du XIII^e s., le mot apparaît donc après l'arrivée en Italie des girafes de Frédéric II et de Manfred ; comme en Espagne, le lexique zoologique antique n'est d'aucune utilité, et les termes *camelopardalis* et *giraffa* ne sont jamais associés en italien comme synonymes, ni dans les traductions du latin vers les langues vernaculaires ¹⁶⁷. Il faut attendre la fin du XV^e s. pour que les humanistes de la cour du prince florentin Laurent de Médicis identifient la girafe au chameau-léopard des Anciens, à l'occasion, là encore,

160. Ristòro d'Arezzo, *La composizione del Mondo*, livre I, chap. 20, § 14, p. 1000-1001.

161. Rustico Filippi, *Les sonnets comiques et courtois*, p. 47 et note p. 64. Manuscrit unique, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 3793 (fin du XIII^e s.).

162. Marco Polo, *Le devisement du monde*, 185.57, 186.18 et 187.86.

163. BOLTZ 1969 ; Marco Polo, *Le Devisement du monde*, « Introduction », p. LXX.

164. Paris, BnF, fr. 1374.

165. *Venjançe nostre Seigneur*, strophe 86, vers 1885-1891, p. 88.

166. LANE 1863, vol. III, p. 1226 ; KAZIMIRSKI 1860, vol. I, p. 986.

167. BUQUET 2008, p. 59.

d'un cadeau d'un souverain d'Égypte, Qayt Bay ¹⁶⁸. Redécouvrant les auteurs grecs ayant décrit la girafe, et en comparant l'animal présent à Florence avec ces textes, les savants de la Renaissance italienne réconcilient le fait zoologique et zoonymique oriental avec l'animal « philologique » de la littérature classique ¹⁶⁹.

On aura compris toute l'importance du XIII^e s. pour l'histoire de la girafe et de son nom, et les cadeaux diplomatiques de Baybars y jouent un grand rôle. Alors que la girafe est bien connue en Orient, vedette des ménageries du Caire et cadeau royal par excellence, sa découverte en Europe, alors qu'elle avait été oubliée depuis l'Antiquité, va permettre la création de son nom, passé au fil des siècles dans le langage courant, bien avant même son retour en Occident au XIX^e s. ¹⁷⁰.

CONCLUSION

L'usage de cadeaux d'animaux entre souverains a une influence capitale sur la dénomination d'espèces exotiques dans les langues européennes : l'arrivée des éléphants, girafes, zèbres et autres bêtes exotiques a suscité l'intérêt des savants, la curiosité des artistes et stimulé la création de noms nouveaux, dont l'exemple le plus frappant est celui de la girafe. Baybars eut, nous l'avons vu, un rôle essentiel dans cette dissémination d'animaux exotiques sur tout le pourtour méditerranéen. Son intense diplomatie animalière a coïncidé en Europe avec la redécouverte du zèbre et de la girafe et, pour cette dernière, avec la création même de son nom, qui est ensuite utilisé dans presque toutes les langues occidentales. Les conditions de cette réception zoologique, symbolique et philologique des animaux exotiques varient fortement selon le contexte local. À Byzance, fort d'une grande proximité avec les textes antiques, girafe et éléphant sont reconnus, autant à travers leur description que par leur nom d'espèce, conservé depuis des siècles. L'éléphant, quel que soit le pays où il arrive, conserve son aura d'animal royal et impérial par excellence, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne. Il est aussi mieux connu des textes latins et semble moins surprendre les témoins de son arrivée, pourtant toujours spectaculaire. Il garde son nom antique, celui-ci étant à peine concurrencé par l'arabisme *marfil* qui ne désignera bientôt plus que l'ivoire et non plus l'animal qui le porte. Quant au zèbre, encore plus rare que les deux géants de la savane, l'absence même de nom d'espèce spécifique en langue arabe ne va pas permettre de lui donner une postérité philologique ou zoonymique au Moyen Âge. Bien plus tard, dans les sommes zoologiques des XVI^e et XVII^e s., le mot zèbre, hérité d'un vocable vernaculaire médiéval sans rapport avec l'animal exotique, perd toute référence au spécimen offert par Baybars à Alphonse le Sage. Cet animal se serait perdu dans l'oubli de l'histoire sans le talent d'un enlumineur sévillan et le souci du détail d'un chroniqueur espagnol. Grâce à ceux-ci nous avons gardé quelques traces du rôle essentiel du sultan Baybars sur la connaissance de quelques animaux exotiques dans le monde chrétien médiéval.

168. JOOST-GAUGIER 1987 ; DONATI 1938.

169. BUQUET 2008.

170. Kruk (2008) fait un parallèle intéressant entre l'arrivée des girafes en Europe au début du XIX^e s. et les traditions arabes anciennes autour de la girafe.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

- Adorno, Jean, *Itinéraire*, éd. et trad. Jacques HEERS et Georgette DE GROER, *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre sainte (1470-1471)*, Paris, CNRS éditions, 1978 (« Sources d'histoire médiévale, 11 »).
- Albert d'Aix, *Historia Ierosolimitana : History of the Journey to Jerusalem*, éd. et trad. S. B. EDINGTON, Oxford, Clarendon Press, 2007 (« Oxford medieval texts »).
- *On Animals*, éd. et trad. Francis Kenneth MITCHELL, Irvin Michael RESNICK, *On Animals. A Medieval Summa Zoologica*, Baltimore, 1999.
- Albert le Grand, *De animalibus*, éd. Hermann STADLER, Munster, Aschendorff, 1916-1920 (« Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters », 15-16).
- Aldrovandi, Ulysse, *De quadrupedibus solidipedibus*, éd. Joannes Cornelius Uterverius, *De quadrupedibus solipedibus, volumen integrum...*, Bologne, Marco Antonio Bernia, 1649.
- Alphonse le Sage, *La siete partidas del Rey Don Alfonso el Sabio*, t. II, *Partida segunda y tercera*, Madrid, Imprenta Real, 1807 ; <http://www.archive.org/details/lasietepartidas02castuoft>
- *Libros de acedrex. dados y tablas*, éd. Arnald STEIGER, Genève, 1941.
- Ambroise, *L'Estoire de la Guerre sainte : The History of the Holy War: Ambroise's Estoire de la Guerre Sainte*, éd. et trad. angl. Marianne AILES et Malcolm BARBER, Woodbridge, Boydell, 2003.
- 'Aynī (Al-), Badr al-Din, *'Iqd al-Ġumān fī ta'rīḥi ahl al-zamān*, extraits édités et traduits dans *Recueil des historiens des croisades. Historiens orientaux*, t. II, 1^{re} partie, Paris, Imprimerie nationale, 1887, p. 183-254 ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k515776>
- Couronnement de Renart (Le)*, éd. S. LEFÈVRE dans *Le Roman de Renart*, A. STRUBEL, dir., Paris, 1998 (« Bibliothèque de la Pléiade »).
- Crónica de Alfonso X*, éd. Manuel GONZÁLES JIMÉNEZ, Murcie, Real Academia Alfonso X el Sabio, 1998.
- Damīrī, *Ḥayāt al-ḥayawān*, trad. A. S. G. JAYAKAR, *Ad-Damīrī's Ḥayāt al-ḥayawān (a zoological lexicon)*, Londres, Luzac, 1906.
- Detto del gatto lupesco*, éd. Ernesto MONACI, dans *Crestomazia italiana dei primi secoli con prospetto grammaticale e glossario*, nouvelle édition par Felice Arese, Roma/Napoli/Citta di Castello, Societa editrice Dante Alighieri, 1955.
- Dion, Cassius, *Histoire romaine*, éd. et trad. E. CARY, *Dio's roman history, IV Books 41-45*, Londres, Heinemann, 1987 (« Loeb Classical Library », 66) ; réimp. 2001, 1^{re} édition 1914.
- Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, éd. Heinrich HAGENMEYER, *Fulcheri Carnotensis. Historia Hierosolymitana, 1095-1127*, Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1913 ; <http://www.archive.org/details/historiahierosol00foucuoft>

- Ġāhiz (Al-), *Kitāb al-Ḥayawān*, trad. Lakhdar SOUAMI, *Le cadi et la mouche. Anthologie du Livre des animaux*, Paris, Sindbad, 1988.
- *Kitāb al-Ḥayawān*, éd. 'Abd as-Salām Muḥammad HĀRŪN, 7 vol., Le Caire, Maṭba'a Muṣṭafā l-Bābī l-Ḥalabī, 1938-1945.
- *Kitāb al-Ṭabaṣṣur bi-l-tiġāra* : voir Pellat 1954.
- Gran conquista de Ultramar (La)*, éd. Pascual DE GAYANGOS, Madrid, M. Rivadeneyra, 1858 ; <http://books.google.fr/books?id=LX027UASAs8C>
- Gucci, Giorgio, *Viaggio ai luoghi santi*, éd. C. GARGIOLLI, *Viaggi in Terra Santa, di Lionardo Frescobaldi e d'altri del secolo XIV*, Florence, G. Barbera, 1862.
- Huillard-Bréholles, Jean-Louis-Alphonse, *Historia diplomatica Friderica Secundi*, 6 t., 12 vol., Paris, Henri Plon, 1849-1861.
- Ibn 'Abd al-Zāhir, *Sīrat al-Malik al-Zāhir* : voir SUBLET 1992 et SADEQUE 1956.
- Ibn Abī l-Faḍā'il, *Histoire des sultans mamelouks*, éd. et trad. Edgar BLOCHET, Turnhout, Brepols, 1982 (« *Patrologia Orientalis* », 12, fasc. 3, 59) ; réimp. de l'éd. Paris, Firmin-Didot, 1919 ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k91077>
- Ibn Munqīd, Usāmat, *Kitāb al-I'tibār*, éd. André Miquel, *Des enseignements de la vie : souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des Croisades*, Paris, Imprimerie nationale, 1983 (« Collection orientale »).
- Joinville, Jean de, *Histoire de saint Louis*, éd. Jacques MONFRIN, Paris, 1995 (« Classiques Garnier »).
- Juan Manuel, *El libro del cavallero et des escudero*, éd. José Manuel BLECUA dans *Obras completas*, t. I, Madrid, 1982 (« Biblioteca Románica Hispánica », IV, Textos, 15).
- Léon l'Africain, *De l'Afrique*, trad. Jean TEMPORAL, Paris, 1556 ; réimpr. Paris, 1830.
- Marco Polo, *Le Devisement du monde*, éd. Philippe MÉNARD et al., *Tome VI et dernier, Livre d'Ynde, retour vers l'Occident*, Genève, Droz, 2009 (« Textes littéraires français », 597).
- Maqrīzī, *Description topographique et historique de l'Égypte*, éd. et trad. U. BOURIANT, Paris, 1895-1900 (« Mémoires publiés par les membres de la archéologique française du Caire », 17/1-2) ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5828537>
- *Description historique des quartiers et des monuments de l'Égypte (Livre des admonitions et de l'observation pour l'histoire des quartiers et monuments)*, éd. et trad. Paul CASANOVA, Le Caire, 1906 (« Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire », 3) ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5806744c>
- *Histoire d'Égypte*, éd. Edgar BLOCHET, *Revue de l'Orient latin*, 9, 1902, p. 6-163 et 467-530. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2208235>
- *Histoire des sultans mamelouks*, éd. Étienne QUATREMÈRE, Paris, Duprat, 1837.
- *Traité des monnaies musulmanes*, trad. Antoine-Isaac SILVESTRE DE SACY, Paris, Impr. du Magasin encyclopédique, 1797.
- Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, trad. Charles PELLAT, 4 vol., Paris, Société asiatique, Imprimerie nationale, 1962-1989.
- Mitchell, Charles (éd.), Cyriaque d'Ancône, *Lettre à Marianus* (« Ex libris Kiriaci Anconitani »), *Italia medievale e umanistica* 5, 1962, p. 283-299.

- Pachymérès, Georges, *Relations historiques*, éd. A. FAILLER, *Georgii Pachymeris relationes historicas, I-II, Livres I-IV*, Paris, 1984.
- Pellat, Charles, « Ġāhiziana, I : Le *Kitāb al-Tabaṣṣur bi-l-tiġāra* attribué à Ġāhiz », (éd. et trad. PELLAT) *Arabica* 1/2, 1954, p. 153-165 ; <http://www.jstor.org/stable/4055242>
- Philostorge, *Histoire ecclésiastique*, éd. Joseph BIDEZ, Leipzig, 1913 (« Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte », GCS 21).
- Photius, *Bibliothèque*, éd. René HENRY, Paris, Les Belles Lettres, 1959-1977.
- Pontano, Giovanni, *De magnificentia liber*, éd. F. TATEO, *I libri delle virtù sociali*, Rome, Bulzoni, 1999.
- Psellos, Michel, *Orationes Panegyrycae*, éd. George T. DENNIS, Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1994 (« Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Auctores graeci »).
- Ristòro d'Arezzo, *La composizione del Mondo*, éd. Cesare SEGRE et Mario MARTI dans *La prosa del Duecento*, Milan-Naples, 1959 (« La letteratura italiana, Storia e testi », 3).
- Rustico, Filippi, *Les sonnets comiques et courtois*, éd. Nella BISIACCO-HENRY et Sylvain TROUSSELARD, La Rochelle, 1998.
- Salimbene, *Cronica*, éd. Oswald Holder-Egger, *Cronica Fratris Salimbene de Adam ordini minorum*, Hannovre/Leipzig, Hahn, 1913 (« Monumenta Germaniae historica, Scriptores », 32).
- Symon Semeonis, *Itinerarium*, éd. Mario Esposito, *Itinerarium Symonis Semeonis ab Hybernia ad Terram Sanctam*, Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1960.
- Timothée de Gaza, *Peri Zôon*, trad. Friedrich Shimon BODENHEIMER et Alexander RABINOWITZ, *On animals, Peri Zôon*, Paris/Leyde, Académie internationale d'histoire des sciences, 1949 (« Collection des travaux de l'Académie internationale d'histoire des sciences », 3).
- Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, éd. Helmut BOESE, New York, W. de Gruyter, 1973.
- Venjançe nostre Seigneur*, éd. L. T. GRÝTING, *La Venjançe nostre Seigneur. The Oldest Version of the Twelfth-Century Poem*, Michigan, 1952 (« Contributions in Modern Philology », 19).
- Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, éd. Benedictini collegii Vedastini, *Bibliotheca Mundi. Vincentii Burgundi, ex ordine Praedicatorum venerabilis episcopi Bellocensis, Speculum Quadruplex, Naturale, Doctrinale, Morale, Historiale*, Douai, Baltazar Bellerus, 1624 ; réimp. Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1964-1965.
- Vitry (de), Jacques, *Histoire orientale*, trad. Marie-Geneviève GROSSEL, Paris, Honoré Champion, 2005 (« Traductions des classiques du Moyen Âge »).

ÉTUDES

- BENKHEIRA, M. Hocine, SUBLET, J., MAYEUR-JAOUEN, C., 2005 : *L'animal en islam*, Paris, Les Indes savantes.
- BESHIR, Ibrahim, 1975 : « New Light on Nubian Fatimid Relations », *Arabica* 22/1, p. 15-24 ; <http://www.jstor.org/stable/4056449>
- BLOCH, Oscar, von WARTBURG, Walther, 1966 : *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, t. 19, Paris, PUF.

- BODSON, Liliane, 2005 : « Naming the exotic animals in ancient Greek and Latin », dans *Animal names* [Actes du colloque international *Animal Names. I nomi degli animali*, Venezia, 2-4 octobre 2003], Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, p. 453-482.
- BOLTZ, William G., 1969 : « Leonardo Olschski and Marco Polo's Asia (with an Etymological Excursus on Giraffe) », *Romance Philology* 23/1, p. 1-16.
- BRAND, Charles M., 1962 : « The Byzantines and Saladin, 1185-1192: Opponents of the Third Crusade », *Speculum* 37/2, p. 167-181 ; <http://www.jstor.org/stable/2849946>
- BUQUET, Thierry, 2006 : « Pourquoi la Bible des Septante a-t-elle traduit le *zemer* du Deutéronome en *kamelopardalis* ? Réflexions sur le statut symbolique et alimentaire de la girafe », *Anthropozoologica* 41/1, p. 7-25 ; <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00089601>
- 2008 : « La girafe, belle inconnue des bibles médiévales. *Camelopardalis* : un animal philologique », *Anthropozoologica* 43/2, p. 47-68 ; <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00352040>
- 2011a : *La ménagerie du nom. Figures animales de Baybars*, dans *Les Carnets de l'Ifpo*, 2 février 2011 ; <http://ifpo.hypotheses.org/773>
- 2011b : *La belle captive. La girafe dans les ménageries princières au Moyen Âge*, dans BECK, Corinne, GUIZARD-DUCHAMP, Fabrice (éd.), *La bête captive au Moyen Âge et à l'époque Moderne. Actes du colloque de Valenciennes, 8-9 novembre 2007*, Valenciennes, Presses universitaires, p. 61-81.
- COHEN, Marcel, 1955 : « Zèbre, *Zecora*, *Hippotigris*. Aventures lexicales dans les langues romanes », *Romania* 76, p. 155-182.
- 1956 : *Onagre, Zèbre, Marabou*, dans *Mélanges Louis Massignon*, Damas, Institut français de Damas, vol. I, p. 315-330 ; http://www.bib-ifporient.org/fre/ref/110589/PIFD_64/
- COROMINAS, Joan, 1984 : *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Berne, Editorial Francke.
- CRESWELL, Keppel A. C., 1926 : « The Works of Sultan Bibars al-Bunduqdārī in Egypt », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 26, p. 129-193 ; http://www.ifao.egnet.net/bifao/Bifao026_art_07.pdf
- CUOQ, Joseph M. (éd.), 1975 : *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XV^e siècle (Bilād al-Sūdān)*, Paris, CNRS éditions (« Sources d'histoire médiévale », 6).
- DELORT Robert, 1990 : *Les éléphants piliers du monde*, Paris, Gallimard (« Découvertes Gallimard. Histoires naturelles », 93).
- DONATI, Lamberto, 1938 : « La giraffa (*Iter iconographicum. Cita del Vaticano. Bibliotheca*) », *Maso Finiguerra. Rivista della Stampa Incisa e del libro illustrato* 3, p. 247-268.
- DROCOURT, Nicolas, 2004 : *Les animaux comme cadeaux d'ambassade entre Byzance et ses voisins (VIII^e-XII^e siècles)*, dans *Byzance et ses périphéries (Monde grec, balkanique et musulman). Hommage à Alain Ducellier*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 67-93.
- DRUCE George C., 1919 : « The Elephant in Medieval Legend and Art », *Journal of the Royal Archaeological Institute* 76, p. 1-73.
- EDDÉ, Anne-Marie, 1999 : *La principauté Ayyoubide d'Alep*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- 2008 : *Saladin*, Paris, Flammarion (« Grandes biographies »).
- EGUILAZ Y YANGUAS, Leopoldo (de), 1886 : *Glosario etimológico de las palabras españolas de origen oriental*, Grenade, La Lealtad ; <http://www.archive.org/details/glosario-etimolog00eguoft>
- Encyclopédie de l'islam*, 2^e ed., Leyde, Brill, 1960-2007 = *EI²*.

- ETTINGHAUSEN, Richard, 1956 : *Early Realism in Islamic Art*, dans *Studi orientalistici in onore di Giorgio Levi della Vida*, Rome, Istituto per l'Oriente, p. 250-273.
- FURETIÈRE, Antoine 1685 : *Dictionnaire universel*, La Haye/Rotterdam, Arnout et Reinier Leers ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>
- GABRIELLI, Francesco, 1956 : « Le ambascerie di Baibars a Manfredi », dans *Studi medievali in onore di Antonio di Stefano*, Palerme, p. 219-225.
- GADRAT, Christine, 2005 : *Une image de l'Orient au XIV^e siècle. Les Mirabilia descripta de Jordan Catala de Sévérac*, Paris/Genève, Droz (« Mémoires et documents de l'École des chartes », 78).
- GATIER, Pierre-Louis, 1996 : « Des girafes pour l'empereur », *Topoi : Orient-Occident* 6/2, p. 903-941.
- GAZAGNADOU, Didier, 1989 : « Note sur une question d'héraldique Mamluke. L'origine du "Lion passant à gauche" du Sultan Baybars I al-Bunduqdārī », *Der Islam* 66/1, p. 98-101.
- GIESE, Martina, 2008 : *Die Tierhaltung am Hof Kaiser Friedrichs II. zwischen Tradition und Innovation*, dans *Herrschaftsräume, Herrschaftspraxis und Kommunikation zur Zeit Kaiser Friedrichs II*, München, Herbert Utz Verlag (« Münchner Beiträge zur Geschichtswissenschaft, 2 »), p. 121-172.
- GONZÁLES-JIMÉNEZ, Manuel, 2004 : *Alfonso X el sabio*, Barcelone.
- HALM, Heinz, 1998 : *Der nubische baqt*, dans *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras. II. Proceedings of the 4th and 5th International Colloquium organized at the Katholieke Universiteit Leuven in May 1995 and 1996*, VERMEULEN U. , DE SMET D. (éd.), Louvain, Peeters (« Orientalia Lovaniensia Analecta, 83 »), p. 63-103.
- HOLT, Peter Malcolm, 1990 : « The Coronation Oaths of the Nubian Kings », *Sudanic Africa* 1, p. 5-9.
- HUTCHINSON, Alan, 2007 : *Cet étrange colosse. L'éléphant en Europe, deux mille cinq cents ans d'histoire*, Paris, Arléa, 2007.
- JOOST-GAUGIER, Christiane L., 1987 : « Lorenzo the Magnificent and the Giraffe as a Symbol of Power », *Artibus et Historiae* 16, p. 91-99 ; <http://www.jstor.org/stable/1483302>
- KAZIMIRSKI, Albert de Biberstein, 1860 : *Dictionnaire arabe-français...*, Paris, Maisonneuve et cie ; <http://www.archive.org/details/dictionnairearab01bibeuoft>
- KELLER, John Esten, 1972 : *The Depiction of Exotic Animals in Cantiga XXIX of the Cantigas de Santa Maria*, dans *Studies in honor of Tatiana Fotitch*, Washington, The Catholic University of America Press, Consortium Press, p. 247-253.
- KRUK Remke, 2001, « Of Rukhs and Rooks, Camels and Castles », *Oriens* 36, p. 288-298. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/1580487>, DOI : 10.2307/1580487.
- 2008 : *Zarafa: Encounters with the Giraffe, from Paris to the Medieval Islamic World*, dans *Classical Arabic Humanities in their Own Terms. Festschrift for Wolfahrt Heinrichs on his 65th Birthday*, Leyde, Brill, p. 568-592.
- LAMMENS, Henri, 1890 : *Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe*, Paris, Imprimerie catholique ; <http://www.archive.org/details/remarquessurles00lammgoog>
- LANE Edward William, 1863-1893 : *Arabic-English Lexicon*, Londres/Edimbourg, Williams and Norgate ; <http://www.laneslexicon.co.uk/>

- LAUFER, Berthold, 1928 : *The Giraffe in History and Art*, Chicago, Field Museum of Natural History (« Anthropology », Leaflet 27).
- LOMBARD, Maurice, 1969 : « La chasse et les produits de la chasse dans le monde musulman (VIII^e-XI^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 24/3, p. 572-593 ; http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1969_num_24_3_422080
- MAYER, Leo Ary, 1933 : *Saracenic heraldry: a survey*, Oxford, Clarendon Press.
- MEINECKE-BERG, Victoria, 2000 : « Das Giraffenbild des fatimidischen Keramikmalers », *Damaszener Mitteilungen* 11, p. 331-344 + pl. 44-47.
- MORALES MUÑIZ, Dolores Carmen, 2000 : « La fauna exótica en la Península Ibérica: apuntes para el estudio del coleccionismo animal en el Medioevo hispánico », *Espacio, tiempo y forma. Serie III, Historia medieval* 13, p. 233-270.
- NICHOLAS, Nick, 1999 : « A Conundrum of Cats: Pards and their Relatives in Byzantium », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 40/3, p. 253-298.
- OLESON, Tryggvi J., 1950 : « Polar Bears in the Middle Ages », *Canadian Historical Review* 31/1, p. 47-55.
- ORTIZ DE ZÚÑIGA, Diego, 1795 : *Anales eclesiasticos y seculares de la muy noble y muy Leal Ciudad de Sevilla*, I, Madrid, Imprenta real ; <http://books.google.fr/books?id=ktb6lQTebuwC>
- PASTOUREAU, Michel, 2004 : *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Le Seuil (« Librairie du XXI^e siècle »).
- 2007 : *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Paris, Le Seuil (« Librairie du XXI^e siècle »).
- 2008 : *Les animaux célèbres*, Paris, Arléa ; 1^{re} édition, Christine Bonneton, 2001.
- POTIN, Yann, 2003 : « Saint Louis l'Africain. Histoire d'une mémoire inversée », *Afrique et histoire* 1, p. 23-74 ; <http://www.cairn.info/revue-afrique-et-histoire-2003-1-page-23.htm>
- PROVENÇAL, Philippe, 1995 : « Nouvel essai sur les observations zoologiques de 'Abd al-Laṭīf al-Baḡdādī », *Arabica* 42/3, p. 315-333 ; <http://www.jstor.org/stable/4057379>
- SADEQUE, Syedah Fatima, 1956 : *Baybars I of Egypt*, Londres/Dacca, Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press.
- SAUVAGET, Jean, 1950 : « Noms et surnoms mamelouks », *Journal asiatique* 238, p. 31-58.
- SCULLARD, Howard Hayes, 1974 : *The Elephant in the Greek and Roman World.*, Londres, Thames & Hudson (« Aspects of Greek and Roman Life »).
- SÉNAC, Philippe, 2002a : « Les Carolingiens et le califat abbasside (VIII^e-IX^e siècles) », *Studia islamica* 95, p. 37-56 ; <http://www.jstor.org/stable/1596140>
- 2002b : *Les Carolingiens et al-Andalous*, Paris, Maisonneuve-Larose.
- SPINAGE, Clive Alfred, 1968 : *The Book of the Giraffe*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- STEIGER, Arnold, 1991 : *Contribucion ala fonetica del Hispano-Arabe de los arabismos en el Ibero-Romanico y el Siciliano*, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas (« Bibiloteca de filología hispánica », 2).
- SUBLET, Jacqueline, 1992 : *Les trois vies du sultan Baïbars*, Paris, Imprimerie nationale.
- 2004 : « Un héros populaire dans un espace encombré », *Arabica* 51/1-2, p. 144-161.

THORAU, Peter, 1992 : *The lion of Egypt: Sultan Baybars I and the Near East in the thirteenth century*, trad. P.M. HOLT, Londres, Longman.

TOYNBEE, Jocelyn M.C., 1973 : *Animals in Roman Life and Art*, New York, Cornell University Press.

Trésor de la langue française informatisé, 2002 : Nancy, CNRS-ATILF ; <http://atilf.atilf.fr/>

Trévoux 1721 : Dictionnaire universel françois et latin, Paris/Trevoux, Delaulne, Foucault et Clousier ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50964q>

VAUGHAN, Richard, 1982 : « The Arctic in the Middle Ages », *Journal of Medieval History* 8/4, p. 313-342.

WALTER, Henriette et AVENAS, Pierre, 2003 : *L'étonnante histoire des noms des mammifères : de la musaraigne étrusque à la baleine bleue*, Paris, R. Laffont.

WEISHEIPL, James Athanasius (dir.), 1980 : *Albertus Magnus and the Sciences. Commemorative Essays*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies (« Studies and texts », 49).

ZORZI Niccolò, 2004 : « Lettori bizantini della "Bibliotheca" di Fazio. Marginalia del Marc. Gr. 450 », dans *Atti del VI Congresso nazionale dell'Associazione italiana di studi bizantini, Catania - Messina, 2-5 ottobre 2000*, a cura di Tiziana CREAZZO e Gioacchino STRANO = *Sicolum Gymnasium* 57, p. 829-844.



Cantigas de Santa Maria, Cantiga 29 © Madrid, Bibl. de l'Escorial, T.j.I.